NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

NOUVELLES HISTOIRES D'UNE TOUTE PETITE FILLE

PAR
J. L. BRISLEY



HACHETTE

RESUME

Mili-Mali-Malou vit dans une jolie maison blanche au toit de chaume…

Ses histoires, toutes simples, sont celles qui font la joie de tous les enfants : un goûter sur l'herbe, une partie de pêche, une nuit sous la tente, une sérénade le soir de Noël. Petites choses qui en sont de grandes lorsqu'on les vit avec tout son cœur ; petites expériences qui deviendront de beaux souvenirs. Mais le plus merveilleux de tous ne sera-t-il pas, pour les lectrices de ce livre, d'avoir pu lire toutes seules ces pages écrites pour elles de façon si simple et si amusante ?

Celles qui ont déjà lu L'Histoire d'une toute petite fille auront hâte de connaître ses nouvelles aventures ; celles qui ignorent encore qui est Mili-Mali-Malou deviendront ses amies dès les premières pages de ce livre.



J. L. BRISLEY

NOUVELLES HISTOIRES D'UNE TOUTE PETITE FILLE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



CHAPITRE I





CHAPITRE PREMIER
Mili-Mali-Malou invite ses amis à prendre le thé.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou eut une bonne surprise.

C'était un samedi, et Tonton revenait du marché avec la carriole ; et sous la banquette de la carriole, il y avait une boîte carrée, en carton. Tonton confia la boîte à Mili-Mali-Malou et lui demanda de la tenir pendant qu'il sortait ses autres paquets. C'était une jolie petite boîte marron clair, attachée avec une ficelle, et plutôt légère. Quand on la secouait, elle faisait un peu de bruit, mais pas trop ; et elle sentait le carton, rien d'autre. Mili-Mali-Malou n'arrivait pas à deviner ce qu'il y avait dedans. Alors elle demanda à Tonton.

« Des tas de vieilleries dont je veux me débarrasser, répondit Tonton. Rends-moi service, Mili-Mali-Malou, jette-les. »

Mili-Mali-Malou regarda Tonton d'un air étonné, car cette boîte n'avait pas l'air d'être faite pour qu'on la jette. Elle trouva que Tonton avait des yeux bien malicieux, et elle lui dit :

« Tonton, tu ne crois pas qu'il vaut mieux que je regarde ce qu'il y a dedans, avant de la jeter ? »

Tonton était en train de ramasser ses paquets ; il répondit :

« Oh ! mais bien sûr. Tu ne vois pas que je me sois trompé ? »

Puis il partit avec ses paquets vers la porte de la cuisine.

Alors Mili-Mali-Malou défit le nœud de la ficelle et ouvrit la boîte. Et, à votre avis, qu'est-ce qu'elle y trouva ? Le plus mignon des services à thé de poupée, avec des tasses et des soucoupes et un petit pot à lait et tout ce qu'il fallait, tout cela bien enfoncé dans des trous découpés dans le carton pour que rien ne se casse !

Mili-Mali-Malou poussa un petit cri de joie et se dépêcha de poser la boîte par terre pour courir après Tonton. Elle criait : « Tonton, merci ! est-ce que c'est pour moi ? O ! merci, Tonton ! » Tonton fit semblant d'être étonné.

« Mais comment ! dit-il. Ce n'était pas des vieilleries qu'il y avait dans la boîte ? Eh bien, heureusement que tu as regardé ! »

Puis il rentra dans la maison avec ses paquets. Et Mali-Malou se dépêcha de retourner chercher son service à thé.

C'était le plus joli service à thé qu'on ait jamais vu, avec une théière, dans laquelle on pouvait vraiment mettre du thé, et un sucrier qui avait un tout petit couvercle, et deux petites tasses, deux petites soucoupes et deux assiettes. « Une pour moi, et une pour Suzanne, se dit Mili-Mali-Malou. Je vais demander à Maman si je peux inviter Suzanne à venir prendre le thé aujourd'hui. »

Elle emporta la boîte dans la cuisine où Maman était en train de sortir des gâteaux du four, et elle le lui demanda. Maman admira beaucoup le service à thé, et elle dit :

« Mais bien sûr, Mili-Mali-Malou. Et tu peux prendre ce petit gâteau pour garnir une de tes soucoupes ; et aussi un de ces petits pains ça aura l'air d'une vraie miche. »

Ce qui fait que, cet après-midi-là, Mili-Mali-Malou étendit une serviette sur la table du jardin et arrangea son service à thé sur la serviette, avec un petit vase de fleurs au milieu, et toutes les bonnes choses que Maman lui avait données. Et quand tout fut prêt, elle descendit jusqu'à la route blanche bordée de haies, et courut inviter la petite-amie-Suzanne à prendre le thé.

Mais savez-vous ce qu'il arriva ? Elle n'était pas encore à la maison des Mauger (où habitait la petite-amie-Suzanne) lorsqu'elle rencontra la petite-amie-Suzanne elle-même, qui montait jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume (où habitait Mili-Mali-Malou).

Mili-Mali-Malou dit :

« Bonjour, Suzanne ! Je venais t'inviter à prendre le thé avec mes poupées : j'ai un service à thé tout neuf ! »

Et, exactement au même moment, la petite-amie-Suzanne dit :

« Bonjour, Mili-Mali-Malou. J'ai un service à thé tout neuf. Veux-tu venir prendre le thé avec mes poupées ? »

Puis, elles se turent toutes les deux à la fois et se regardèrent.

« Mon service à moi est vraiment neuf, dit Mili-Mali-Malou ; Tonton me l'a rapporté du marché ; et il est rose.

— J'ai le mien depuis aujourd'hui seulement, dit la petite-amie-Suzanne. Papa me l'a rapporté du marché ; et il est bleu.

— Mais j'ai justement un petit gâteau, et une vraie petite miche de pain, dit Mili-Mali-Malou. Viens donc !

— Non, viens, toi, dit la petite-amie-Suzanne. J'ai une toute petite tarte, et un tout petit pot de confiture de fraises.

— J'ai un tas de tartines de confiture sur une assiette ordinaire, dit Mili-Mali-Malou, et mon service à thé est tellement mignon !

— Oh ! Mili-Mali-Malou, le mien est tout préparé sous la véranda ; j'ai mis une pâquerette à côté de chaque assiette ; et il y a des tas, des tas de tartines de miel ; et mon service à thé est magnifique, lui aussi ! »

Vraiment, il était très difficile de prendre une décision, car Mili-Mali-Malou, tout au fond d'elle-même, était persuadée que son thé serait le plus réussi, et elle ne voulait pas qu'il se perde. Et la petite-amie-Suzanne était persuadée, elle aussi, tout au fond d'elle-même, que son thé serait le plus réussi ; et elle non plus ne voulait pas qu'il se perde.

« Viens donc, dit Mili-Mali-Malou.

— Non, viens, toi », dit la petite-amie-Suzanne.

Juste à ce moment, elles virent Boby Blin qui arrivait sur la route en pelant un bout de branche avec son couteau, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne étaient plantées là avec des airs tellement solennels que Boby Blin s'arrêta et demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? »



Ils lavèrent la vaisselle au ruisseau.

Alors Mili-Mali-Malou le lui expliqua, et la petite-amie-Suzanne le lui expliqua, elle aussi. Boby Blin continua à peler son bout de branche pendant un moment ; puis il dit : « Vous devriez apporter vos affaires dans le pré, ou ailleurs ; et vous auriez un double thé. » (Il ouvrait la bouche pour dire : « Et vous pourriez m'inviter, moi aussi. » Mais Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne préféraient peut-être être seules ; alors il pensa qu'il valait mieux ne rien dire, et il referma la bouche.)

Dès que Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne eurent entendu ça, elles se demandèrent pourquoi elles n'y avaient pas pensé toutes seules ! Mili-Mali-Malou se mit à sauter sur un pied, tellement elle était contente.

Et elle dit : « Nous aurons chacune une tasse de trop ; alors, Boby, il faut que tu viennes prendre le thé, toi aussi. »

Ce qui fait que Mili-Mali-Malou transporta son petit service à thé rose dans le pré ; et la petite-amie-Suzanne transporta son petit service à thé bleu dans le pré, elle aussi. Ils s'assirent tous en rond sur l'herbe et mangèrent dans les petites assiettes, et burent dans les petites tasses. Mili-Mali-Malou servit la petite-amie-Suzanne ; la petite-amie-Suzanne servit Mili-Mali-Malou ; et toutes les deux servirent Boby Blin (qui avait deux tasses pour lui tout seul, parce qu'il était invité à deux thés).

Quand ils eurent fini de manger (ce qui arriva quand il ne resta plus rien à manger), ils emportèrent toute la vaisselle au ruisseau qui coulait au bas du pré, et lavèrent la vaisselle. Puis ils la mirent à égoutter sur la mousse.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne pensaient toutes les deux qu'un double thé, c'est beaucoup plus amusant qu'un thé ordinaire. Boby Blin, lui, pensa que, comme les tasses et les assiettes étaient très petites, il valait cent fois mieux être un double invité qu'un invité simple.

Et comme ça, tout s'arrangea très bien !

CHAPITRE II





CHAPITRE II

Mili-Mali-Malou s’occupe d’un bébé.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou eut à s’occuper d’un tout petit, tout petit bébé.

C’était le plus drôle des tout petits bébés que vous puissiez imaginer ; et Mili-Mali-Malou fut obligée de s’en occuper parce que, apparemment, il n’y avait personne pour le faire. Elle ne put trouver ni sa mère, ni son père, ni aucun membre de sa famille ; ce qui fait qu’elle dut l’emmener à la maison et en prendre soin elle-même (parce que, bien entendu, on ne peut pas laisser un tout petit bébé tout seul dans un bois, sans personne pour s’occuper de lui).

Et voici comment cela arriva.

Mili-Mali-Malou avait besoin de glands. (C’est utile, les glands : avec leurs chapeaux, on peut faire des bols de poupée, des roues pour les voitures en boîtes d’allumettes, et toutes sortes de choses de ce genre.) Et,

comme la petite-amie-Suzanne était obligée de garder sa petite sœur, Mili-Mali-Malou partit avec seulement Toby le chien, chercher des glands dans le bois.

Pendant qu'elle cherchait, elle entendit une sorte de pépiement aigu. « Je me demande quel oiseau ça peut bien être », pensa Mili-Mali-Malou. Puis elle trouva une mûre bien mûre, et elle oublia le pépiement.

Au bout d'un moment, Mili-Mali-Malou se dit encore : « Ce qu'il pépie, cet oiseau ! Il n'arrête pas ! » Mais, au même instant, Toby trouva un terrier de lapin, et de nouveau Mili-Mali-Malou oublia le pépiement.

Encore un peu de temps passa, et Mili-Mali-Malou se dit : « Cet oiseau a l'air de vouloir quelque chose. » Le pépiement paraissait venir d'une clairière pleine de ronces ; ce qui fait que Mili-Mali-Malou s'en fut de ce côté-là.

Quand elle arriva dans la clairière, le pépiement semblait sortir, non pas d'un arbre, mais d'un buisson de ronces. Mili-Mali-Malou approcha du buisson : le pépiement cessa.

« J'ai dû lui faire peur », réfléchit Mili-Mali-Malou. Alors elle dit à haute voix, mais aussi gentiment qu'elle put ; « N'aie pas peur, c'est moi ! » et elle se mit à chercher parmi les ronces ; mais elle ne trouva rien — si ce n'est des épines, bien entendu.

Et, tout à coup, Mili-Mali-Malou et Toby le chien découvrirent ensemble, couché dans l'herbe de l'autre côté du buisson de ronces, le quelque chose qui avait pépié ; un quelque chose tellement effrayé qu'il s'était roulé en une petite boule serrée, hérissée de piquants — une petite boule pas plus grosse que la petite balle-mousse à un franc que Mili-Mali-Malou avait acheté, la veille, chez Mlle Mouton.

Et, devinez ce que c'était ! Un tout petit, tout petit bébé hérisson.

Ce que Mili-Mali-Malou pouvait être contente ! Et Toby, donc ! Mili-Mali-Malou fut même obligée d'être sévère et de lui dire : « Assez, Toby ! sois sage, Toby ! » Puis, elle ramassa le bébé hérisson et le mit dans une

feuille de fougère (parce que, il avait beau être tout petit, c'était quand même un bébé très piquant). Et on ne voyait plus que le petit nez tendre du petit hérisson, qui tremblait au milieu de ses piquants.

Mili-Mali-Malou se mit ensuite à regarder partout dans l'espoir de découvrir le nid du petit hérisson ; parce que, vous pensez bien, elle ne voulait l'enlever à sa famille. Mais, pas de nid ! Et voilà que le bébé hérisson se remettait à piailler pour appeler sa maman, mais sa maman ne venait pas.

A la fin, Mili-Mali-Malou lui dit, pour le consoler : « Ne t'en fais pas, mon hérisson chéri, je vais t'emmener à la maison et j'aurai bien soin de toi ! »



Et devinez ce que c'était! Un tout petit bébé hérisson.

Elle prit le bébé hérisson dans ses deux mains et l'emporta en faisant bien attention ; le bébé hérisson se déroula un peu et promena son petit nez tendre sur les doigts de Mili-Mali-Malou ; il espérait peut-être qu'ils étaient bons à manger ! Puis il se remit à pleurer, pleurer, car il avait très faim. Aussi Mili-Mali-Malou se dépêcha de rentrer, avec Toby le chien, qui gambadait à côté d'elle ; et ils finirent par arriver à la jolie maison blanche au toit de chaume.

Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine s'intéressèrent beaucoup au bébé hérisson.

Maman fit tiédir une soucoupe de lait sur la cuisinière et on essaya de faire manger le bébé. Mais le hérisson était trop petit pour taper son lait à même la soucoupe ; il était même trop petit pour le lécher au bout du petit doigt de Mili-Mali-Malou. Finalement, on fut obligé d'attendre qu'il ouvre sa bouche pour crier ; et à ce moment-là, on lui versa du lait dans la bouche avec le compte-gouttes dont Papa se servait pour remplir son stylo.

Après ce repas, le bébé avait l'air un peu moins malheureux, et Mili-Mali-Malou lui fit un nid dans une petite boîte garnie de paille. Mais lorsqu'elle le mit dans la boîte, le petit hérisson se remit à pleurer, pleurer : il avait froid, vous comprenez, et il appelait sa maman. Alors Mili-Mali-Malou mit sa main dans la boîte, et le bébé hérisson vint se blottir contre sa main, et s'endormit. Mili-Mali-Malou ne bougeait pas ; mais elle riait sous cape : c'était quand même drôle d'être prise pour Mme Hérisson ! Et plutôt agréable.

Quand Papa et Bon-Papa et Tonton rentrèrent, à l'heure du dîner, le bébé s'éveilla et se remit à pleurer. Tonton le prit dans sa grande main pour le regarder, et Mili-Mali-Malou courut chercher du lait et le compte-gouttes.

Et le bébé criait tellement fort que Tonton lui dit : « Eh bien, César, tu en fais, du bruit ! » Mili-Mali-Malou était très contente car « César » avait

l'air d'un nom fait exprès pour le petit hérisson ; et, après tout, on ne savait pas quel nom lui avait donné sa maman hérisson. Certainement pas César.

Tout ce jour-là, Mili-Mali-Malou n'eut pas une minute à elle : toutes les heures, à peu près, il fallait faire boire César. Il était tellement piquant qu'elle était obligée de l'envelopper dans un vieux mouchoir avant de lui donner son lait. Cela lui faisait un petit châle blanc, et jamais on n'avait vu un petit bébé qui ait l'air si drôle dans un châle blanc !

Quand il fut l'heure d'aller au lit, Mili-Mali-Malou avait bien envie d'emporter la boîte du hérisson dans sa chambre. « Non, lui dit Maman, le hérisson sera très bien dans la cuisine jusqu'à demain matin. On va lui mettre une bouillotte pour qu'il ait chaud. » On fit donc une petite bouillotte avec une vieille bouteille d'encre que l'on remplit d'eau chaude, et Mili-Mali-Malou dit : « Bonsoir, Maman, bonsoir, Papa, bonsoir, Bonne-Maman, bonsoir, Bon-Papa, bonsoir, Tantine, bonsoir, Tonton, bonsoir, petit Hérisson », et s'en fut au lit.

Mais ce n'est pas une petite affaire d'être maman — même maman d'un hérisson ! Au milieu de la nuit, Mili-Mali-Malou s'éveilla et pensa à César. Elle se dit : « Peut-être qu'il se sent seul, dans sa nouvelle maison ! » Et, sur la pointe des pieds, elle s'avança, dans le noir, jusqu'en haut des escaliers. Puis elle écouta.

Au bout d'un moment, elle entendit un tout petit piaillement qui venait de la cuisine. Elle se dépêcha d'aller mettre sa robe de chambre et ses pantoufles ; puis elle descendit à pas de loup, dans le noir, jusqu'à la cuisine, et alluma la bougie qui était sur le buffet en faisant bien attention.

Ensuite elle donna à boire à César et lui chuchota des choses tellement rassurantes que César cessa de se sentir seul et malheureux. Alors elle le remit dans son lit, souffla la bougie et, à pas de loup, remonta dans le noir jusqu'à son petit lit. (Et ce que ça pouvait être bon, de retrouver ce petit

lit chaud !)

Le lendemain, César apprit à ouvrir la bouche quand on lui touchait le nez avec le compte-gouttes qu'il ne pouvait pas voir parce que ses yeux n'étaient pas encore ouverts — pas plus que ceux d'un chaton ou d'un petit chien. Et, très vite, il apprit à téter le compte-gouttes comme si ç'avait été un vrai biberon. Il se mit à grandir, à grandir ! Et, au bout d'une semaine, ses yeux s'ouvrirent. Bientôt, il lui poussa de petites dents, et il put grignoter du pain trempé de lait qu'on lui préparait dans un coquetier, et même des petits morceaux de viande et de banane.

Maintenant, César n'était plus un bébé-hérisson, mais un petit-garçon-hérisson ; Mili-Mali-Malou n'était plus obligée de se lever au milieu de la nuit pour lui donner à boire.

Elle était très fière de lui ; lorsque la petite-amie-Suzanne lui disait, après la classe : « Il faut que je me dépêche de rentrer, je dois surveiller ma petite sœur », Mili-Mali-Malou répondait : « Moi aussi, il faut que je me dépêche, je dois m'occuper du petit César. » Elle l'emmenait faire de petites promenades dans le jardin ; et ce que c'était drôle de regarder ses petites pattes et sa queue minuscule pendant qu'il courait un peu partout en se dandinant et en reniflant la terre du jardin ! Si Toby le chien se mettait à aboyer, César, en un clin d'œil, se transformait en une petite boule hérissée de piquants. Mais, très vite, la petite boule se déroulait et, si Mili-Mali-Malou appelait « César ! » petit hérisson courait se blottir dans sa main. César était très heureux que Mili-Mali-Malou soit sa Maman.



Elle restait à jouer avec lui....

Un beau jour, César sortit de sa boîte de paille, qui était dans la cuisine ; et, on eut beau chercher : impossible de le retrouver ! Pourtant, tout le monde chercha – Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine, et Mili-Mali-Malou elle-même. Mais enfin, on le retrouva – et où croyez-vous qu'il était ? – dans le garde-manger !

« Eh bien, dit Tonton, on voit que César grandit ! il sait se servir tout seul, maintenant ! »

Après quoi, on mit le lit de César dans la grange ; tous les jours, Mili-Mali-Malou lui apportait sa petite assiette de pain et de lait, et elle restait à jouer avec lui jusqu'à ce qu'il fasse trop froid. Alors elle rentrait.

Et, un beau matin de gelée, César disparut. Impossible de le trouver.

Tout le monde chercha, pourtant – Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine, et Mili-Mali-Malou elle-même. Mais, un ou deux jours plus tard, Bon-Papa était en train de prendre du foin dans la grange pour le petit cheval Etincelle quand il trouva, devinez quoi : une petite boule de piquants nichée dans le foin ! En bon petit hérisson qu'il était, César s'était endormi pour l'hiver ! (Bon-Papa expliqua que cela s'appelait « hiberner ».)

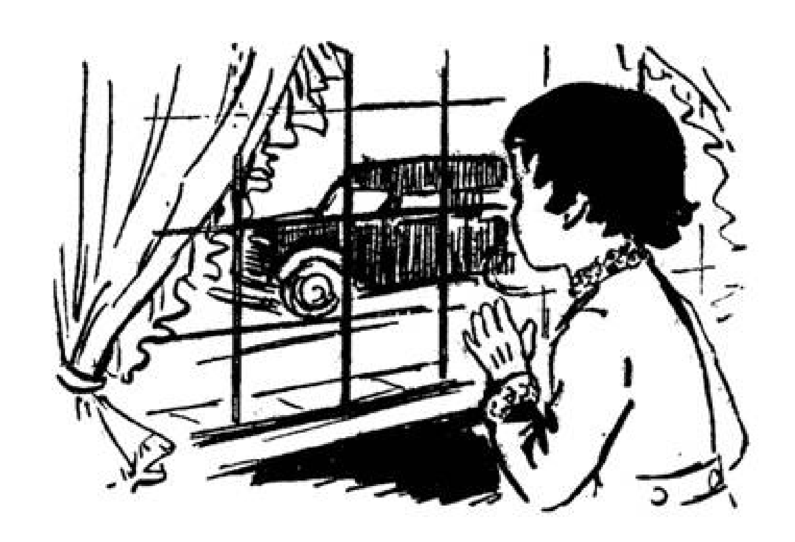
Alors Mili-Mali-Malou prit la petite boule de piquants et le foin qui était autour, et les mit dans une grande boîte, dans la grange ; et à côté de la boîte, elle posa un petit bol d'eau pour le cas où César s'éveillerait et aurait envie de boire.

Puis elle le laissa dormir profondément, pendant que soufflait le vent glacé et que la neige tombait. Et elle attendit le printemps : parce qu'au printemps, César s'éveillerait pour se remettre à jouer avec elle.

(Et c'est une histoire vraie, ne l'oubliez pas !)

CHAPITRE III





CHAPITRE III
Mili-Mali-Malou fait une promenade en auto.

Un beau matin, Mili-Mali-Malou reçut une invitation qui lui fit grand plaisir.

C'était un samedi, et la petite Catherine qui habite la grande maison avec une grille, près du carrefour, monta jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume pour voir Mili-Mali-Malou.

Catherine arriva par l'allée du jardin et frappa à la porte. Mili-Mali-Malou (qui avait aperçu Catherine par la fenêtre) se dépêcha d'aller ouvrir. « Bonjour, Mili-Mali-Malou, dit Catherine. Maman demande si tu veux venir goûter avec nous aux Coteaux, cet après-midi. Nous y allons en auto. »

Vous imaginez si Mili-Mali-Malou était heureuse !

Elle courut demander la permission à Maman, puis revint vite dire à la petite Catherine : « Maman veut bien ; elle te remercie beaucoup, et je serai très contente d'aller aux Coteaux avec vous.

— Nous viendrons te chercher vers deux heures », répondit Catherine.

Puis elle repartit chez elle, avec un panier de grosses groseilles jaunes que Papa avait cueillies pour elle dans ses plus beaux groseilliers.

Mili-Mali-Malou ne tenait plus en place. Elle se serait volontiers passée de son déjeuner, si Maman l'avait laissée faire. Mais Maman ne céda pas.

« Il faut manger, Mili-Mali-Malou », dit Maman.

Et Mili-Mali-Malou fut bien obligée de déjeuner. Puis elle mit son manteau et son chapeau ! Tantine lui prêta une jolie écharpe de laine, et Maman lui dit : « Voyons si tu es bien coiffée ! ... Et pense à prendre un mouchoir propre ! »

Enfin, Mili-Mali-Malou fut prête. Elle regarda par la fenêtre et, juste à ce moment-là, elle vit la grande auto qui s'arrêtait devant la barrière.

Mili-Mali-Malou se hâta d'embrasser Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine. Quel dommage qu'ils ne puissent pas venir se promener en auto, eux aussi ! Puis, elle descendit en courant l'allée du jardin et monta en auto. Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine vinrent jusqu'à la porte pour lui dire au revoir ; Mili-Mali-Malou agita son petit mouchoir blanc, Mme Leblanc et la petite Catherine en firent autant. Puis la voiture démarra et, en un clin d'œil, la jolie maison au toit de chaume disparut.

C'était tellement amusant d'aller aux Coteaux ! Mme Leblanc y avait déjà emmené Mili-Mali-Malou (avec la petite-amie-Suzanne, cette fois-là, et Boby Blin) ; et Mili-Mali-Malou avait pensé qu'il n'y avait pas de meilleur endroit au monde pour un goûter sur l'herbe. C'était bien agréable d'y retourner.

La petite Catherine et Mili-Mali-Malou étaient assises l'une près de l'autre sur le siège avant, à côté de Mme Leblanc (qui conduisait très bien). Ainsi elles pouvaient parler ensemble de tout ce qu'elles voyaient sur la route. Et elles n'arrêtaient pas de voir des tas de choses. Il y eut une perdrix qui s'envola de derrière une haie ; et puis un lapin qui, pendant

un bon moment, courut devant l'auto. Un peu plus tard, alors que la voiture allait très lentement (c'était une si jolie route, et il y avait tant à regarder !) elles virent une petite poule d'eau, brune, qui faisait traverser la route à ses poussins. Mme Leblanc arrêta l'auto pour que les deux petites filles puissent regarder, et la petite maman poule d'eau se dépêcha de traverser avec trois poussins, puis encore deux qui la suivaient ; un long moment se passa, puis une autre petite boule de duvet se hâta de traverser à son tour — et toute la famille disparut dans un trou de la haie.

« Il a bien failli rester en arrière ! » dit Mme Leblanc, tout en remettant le moteur en marche ; puis toutes trois reprirent leur promenade, tout en parlant de la petite poule d'eau et de sa famille ; où pouvaient-elles bien aller ?

Tout à coup, elles aperçurent devant elles, sur la route, un autocar (pas le bus rouge qui traversait le village, un autre), et, debout au milieu de la chaussée ou assises sur l'herbe du bas-côté de la route, tout un tas d'écoliers et d'écolières (mais Mili-Mali-Malou n'en connaissait aucun). Mme Leblanc fut donc obligée de ralentir pendant qu'ils s'écartaient pour laisser passer la voiture.

Pendant qu'elles passaient à côté du groupe, Mme Leblanc et les petites filles constatèrent que le conducteur était allongé sous l'autocar et s'occupait du moteur, que les enfants avaient l'air très déçus, et que la dame qui semblait être leur professeur (mais pas un professeur de l'école de Mili-Mali-Malou) paraissait assez ennuyée.

Ce qui fait que Mme Leblanc arrêta sa voiture et, se retournant, demanda : « Puis-je vous être utile ? »

La dame qui semblait être le professeur (et, en fait, c'était le professeur) s'approcha de la voiture tandis que les enfants faisaient cercle pour écouter.

La dame qui était leur professeur expliqua qu'on les avait tous invités à un goûter qui devait avoir lieu dans un jardin ; mais l'autocar qu'on avait

loué pour les y emmener s’était arrêté plusieurs fois en route ; et maintenant, il ne pouvait plus repartir. C’était la panne, et la dame qui était le professeur ne savait vraiment pas quoi faire.

Et voilà qu’une petite fille avec une jolie natte dans le dos se mit à dire d’une voix pointue : « Nous avions toutes mis nos robes du dimanche, pour ce goûter ; et maintenant, nous ne pouvons plus y aller ! » Et elle fondit en larmes ; il y avait de quoi, d’ailleurs !

« Combien êtes-vous ? » demanda Mme Leblanc.

Et la dame qui était le professeur répondit :

« Seize, moi comprise. »

Mme Leblanc descendit de voiture, considéra un instant son auto, puis les enfants, et se mit à réfléchir. Et, pendant ce temps, Mili-Mali-Malou et la petite Catherine, assises au bord de la route, regardaient Mme Leblanc et les enfants de l’école, et se demandaient comment on allait pouvoir arranger cela. Et les enfants, debout au milieu de la route, se regardaient, et regardaient Mme Leblanc, et pensaient que, d’une façon ou d’une autre, tout allait finir par s’arranger.

Enfin, Mme Leblanc se tourna vers Mili-Mali-Malou et Catherine. « Que devons-nous faire ? demanda-t-elle, aller goûter aux Coteaux, ou essayer d’emmener tous ces enfants jusqu’au jardin où doit avoir lieu leur fête ? »

Et, bien entendu, Mili-Mali-Malou et Catherine répondirent en même temps : « Il faut les emmener à leur fête ! »

« Entendu, répondit Mme Leblanc. Je ne sais pas si nous réussirons à nous caser tous dans l’auto : essayons. » Aussitôt, tout le monde s’affaira ; et chacun de se faire aussi petit que possible. Les uns après les autres, la dame qui était le professeur et les enfants montèrent dans la voiture, se serrèrent, changèrent de place, s’assirent sur les genoux les uns des autres, et se marchèrent sur les pieds. Et pourtant, il manquait encore deux places »

« Il faut nous y prendre autrement », dit Mme Leblanc ; et, descendant de voiture, elle réfléchit un instant.

Puis, elle prit les deux enfants les plus petits qui étaient dans l'auto, et les hissa à l'arrière, dans les plis de la capote ; et, avec l'aide de la dame qui était le professeur, elle les attacha solidement avec la ceinture d'un manteau et un morceau de ficelle solide. Et les deux plus petits se retrouvèrent assis au-dessus des autres enfants, face à face comme deux bébés dans un seul berceau !

Et qui étaient les deux plus petits, à votre avis ? Mili-Mali-Malou et la petite fille avec la jolie natte ! Elles avaient, bien de la chance !

Ainsi, tout le monde était casé ; Mme Leblanc fit démarrer lentement la voiture lourdement chargée ; et, de leur siège élevé, Mili-Mali-Malou et la petite fille avec une jolie natte firent de grands signes d'adieu au conducteur de l'autocar, qui les regarda s'éloigner en souriant et en essuyant ses mains noires de cambouis sur un chiffon tout aussi noir de cambouis.

Mme Leblanc conduisit très lentement et très prudemment.

Et enfin, elles arrivèrent à la grande maison où la fête devait avoir lieu. Tout le monde descendit de voiture, sauf Mili-Mali-Malou et la petite fille avec la jolie natte, qui durent attendre qu'on vienne les aider à sortir de la capote de l'auto.

La dame qui donnait la fête fut très reconnaissante à Mme Leblanc d'avoir amené les enfants jusque chez elle, car elle avait préparé beaucoup de bonnes choses. Et les enfants aussi trouvèrent qu'elle avait été vraiment gentille ; aussi, quand la voiture repartit, emportant seulement Mme Leblanc, et la petite Catherine et Mili-Mali-Malou, ils se groupèrent au bord de la route et crièrent « Hurrah ! » jusqu'à ce que l'auto eût disparu.

« Ça, alors, c'était drôle ! » dit Mme Leblanc.

« Comme ils vont s'amuser à leur fête ! » dit Catherine.

« Quel dommage qu'il n'y ait pas eu assez de place pour tout le monde, dans la capote de l'auto ! » dit Mili-Mali-Malou.

Il était trop tard pour aller goûter aux Coteaux ; mais la dame et les deux petites filles trouvèrent une prairie où elles purent étaler toutes leurs provisions sur l'herbe, en plein soleil. (Et il y avait un gâteau aux fruits confits plein de grosses cerises !)

Et elles s'amusèrent beaucoup. Mili-Mali-Malou se dit que, finalement, on aurait eu du mal à trouver un endroit mieux fait que cette prairie pour un goûter sur l'herbe. En somme, tout avait bien tourné.

CHAPITRE IV





CHAPITRE IV
Mili-Mali-Malou est bien surprise !

Un beau jour, alors que Mili-Mali-Malou sortait de classe à midi, elle aperçut Mme Leblanc (la dame qui habite la grande maison, avec une grille, tout près de l’école) qui descendait de sa voiture ; et sa petite fille Catherine était avec elle.

« Bonjour, Mili-Mali-Malou ! cria la petite Catherine. Nous revenons de la ville : Maman c’est allée chez le coiffeur et s’est fait couper les cheveux ! »

Mili-Mali-Malou rentra chez elle, dans la jolie maison blanche au toit de chaume ; et, tout en déjeunant avec Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine, elle leur raconta la nouvelle. Maman et Bonne-Maman et Tantine furent fort intéressées. Maman caressa son chignon et dit :

« Je me demande si ça m’irait, d’avoir les cheveux coupés !

— Je te préfère comme tu es, dit Papa.

— Ne dis pas de sottises, Marguerite, ajouta Bon-Papa.

— Et, dit Bonne-Maman, tu serais toujours obligée d'aller chez le coiffeur.

— Et ensuite, dit Tonton, tu nous demanderas de nous faire friser la barbe. »

Et Tantine dit : « Cela ne t'irait pas ! »

Mais Mili-Mali-Malou dit : « Oh ! si, Maman, je t'en prie ! Fais-toi coiffer comme moi ! Tu auras l'air d'être ma sœur ! » Elle regarda Maman attentivement, essayant de l'imaginer avec ses cheveux courts ; puis elle dit encore : « Je crois que tu serais une jolie sœur. Je t'en prie, Maman ! »

Maman se mit à rire et dit : « Oh ! mais il faut d'abord que j'y réfléchisse, Mili-Mali-Malou ! »

Le lendemain soir, Maman alla porter un fromage à la crème tout frais chez les Mauger, et Mili-Mali-Malou l'accompagna. Et lorsque Maman eut donné le fromage à la crème à Mme Mauger, elle demanda : « Madame Mauger, que diriez-vous si je me faisais couper les cheveux ? »

Mme Mauger remercia Maman pour le fromage à la crème et dit : « Ne faites jamais une chose pareille ! ce serait dommage de couper de si beaux cheveux. Je me demande si cela m'irait, à moi ! »

« Si nous allions ensemble chez le coiffeur ? » proposa Maman. Et Mili-Mali-Malou ajouta : « Mais oui, faites-vous couper les cheveux toutes les deux ! » Mais Mme Mauger refusa.

Il faisait grand vent, et, en remontant jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume, Maman perdit son peigne. Impossible de le retrouver, car il faisait très sombre ; sans doute était- il tombé dans les herbes, au pied de la clôture. Ce qui fait que Maman rentra tout ébouriffée, et elle dit : « Voilà une chose qui n'arriverait pas si j'avais les cheveux courts ! »

Mais Papa répéta ;

« Je te préfère comme tu es. »

Et Bon-Papa répéta :

« Voyons, Marguerite ! Peut-on dire de pareilles sottises quand on a une grande fille de l'âge de Mili-Mali-Malou ? »

Mais Bonne-Maman dit :

« Ce serait bien commode, tout de même ! »

Et Tonton dit :

« Après tout, rien ne t'empêcherait de les laisser repousser si tu en as envie ! »

Et Tantine dit :

« Eh bien, cela ne m'irait pas à moi ! »

Maman haussa ses sourcils, comme pour demander à Mili-Mali-Malou « Qu'est-ce que tu en penses ? » et Mili-Mali-Malou hocha la tête d'un petit air décidé qui voulait certainement dire « Oui ! »

Le lendemain, Papa annonça qu'il était obligé d'aller en ville pour acheter des instruments de jardinage qu'il n'avait pas pu trouver au village, dans la boutique de M. Blin.

« J'ai bien envie de t'accompagner », dit Maman.

Et Mili-Mali-Malou trouva que Papa et Maman se souriaient d'un air malicieux, un peu comme s'ils avaient eu un petit secret.

Papa et Maman partirent donc ensemble dans la carriole. Et, tout en rentrant de classe, cet après-midi-là, avec la petite-amie-Suzanne, Mili-Mali-Malou se mit soudain à se demander si Maman allait profiter de son voyage en ville pour se faire couper les cheveux, comme la Maman de la petite Catherine.

Tout à coup, elle fut pressée de rentrer à la maison pour voir si Maman était de retour. Et, en arrivant à la maison des Mauger, elle dit tout de suite au revoir à la petite-amie-Suzanne, au lieu d'entrer dire bonjour à sa petite sœur, ou de rester à bavarder ou à jouer comme elle faisait d'habitude. Et elle courut tout le long du chemin jusqu'à la maison.

Quand elle entra dans la cuisine, Maman était assise près du feu, et faisait griller des tartines pour le goûter ; et Bonne-Maman et Tantine la

regardaient d’un air amusé, tout en plaçant les tasses sur la table et en beurrant les tartines.

Les cheveux de Maman étaient aussi courts que ceux de Mili-Mali-Malou ; cela lui allait très bien, et elle avait quand même son air de Maman ; et Mili-Mali-Malou fut on ne peut plus contente.

« Est-ce que Papa t’a vue ? » demanda-t-elle.

Alors Maman, Bonne-Maman et Tantine se mirent à rire en même temps. « Oui, il m’a vue ! » finit par dire Maman.

Mili-Mali-Malou se demanda pourquoi elles riaient comme ça, toutes les trois.

Puis Maman dit :

« Va sonner la cloche à la porte de derrière, Mili-Mali-Malou, pour avertir les hommes que le goûter est prêt. » Mili-Mali-Malou alla sonner la cloche de toutes ses forces, et elle entendit les hommes qui parlaient et riaient derrière la grange.

« Qu’est-ce qui peut bien les faire rire ? » se demanda-t-elle.



Les cheveux de maman étaient aussi courts que ceux de Mili-Mali-Malou.

Tout le monde se mit à table ; Mili-Mali-Malou ne pouvait s'empêcher de regarder les cheveux de Maman. Elle était bien jolie, Maman, et elle avait un drôle de petit sourire ; Mili-Mali-Malou n'arrivait pas à deviner ce qui la faisait sourire ainsi en mettant du sucre dans les tasses. Tonton aussi souriait dans sa barbe ; tout le monde souriait ! Etonnée, Mili-Mali-Malou fit du regard le tour de la table.

Et elle s'aperçut tout à coup qu'il y avait un homme inconnu assis à la place de Papa ! Elle fut tellement surprise qu'elle se mit à le fixer sans pouvoir détourner les yeux, et tout le monde la regarda et éclata de rire.

Alors, Maman lui tapota l'épaule, et lui dit :

« Quel coquin, ce Papa ! Pendant que je me faisais couper les cheveux, il est allé se faire raser la barbe ! »

Et « l'homme inconnu » qui était Papa demanda, en se caressant le menton : « Dis-moi, Mili-Mali-Malou, tu ne trouves pas que j'ai bien fait de me faire tondre, moi aussi ? » Mili-Mali-Malou resta un bon moment sans pouvoir articuler un seul mot. Enfin, elle voulut savoir ce que Papa pensait de Maman, et ce que Maman pensait de Papa.

« Je te l'ai déjà dit, répondit Papa, je la préfère comme elle est ; mais oui ! »

Et Maman répondit : « Je le préfère comme il est ; seulement, il faut que je m'y habitue. »

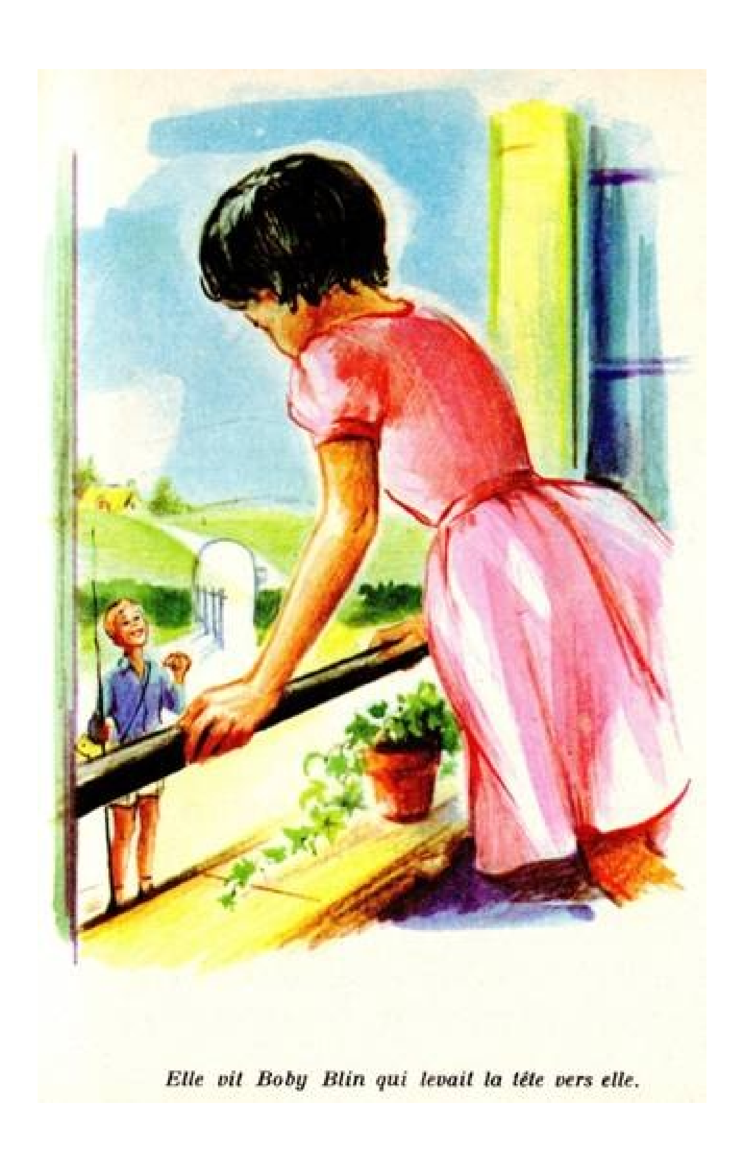
Mili-Mali-Malou alla embrasser Papa pour voir quel effet cela faisait, d'embrasser un Papa sans barbe.

« Eh bien, je trouve que nous sommes tous très bien comme nous sommes, décida-t-elle d'un air satisfait.

— C'est bien mon avis », répondit Tantine ; et elle enfonça une épingle dans son chignon.

CHAPITRE V





Elle vit Boby Blin qui levait la tête vers elle.



CHAPITRE V

Mili-Mali-Malou part en expédition.

Un beau jour, l'école de Mili-Mali-Malou eut congé jusqu'au lendemain. Il y avait longtemps que Mili-Mali-Malou attendait ce jour de congé – plus d'une semaine – car elle avait projeté avec Boby Blin de profiter de l'occasion pour faire une grande partie de pêche.

C'était passionnant !

Ils devaient se lever très tôt, emporter leur déjeuner, leurs roseaux, leurs lignes et des bocaux à confiture, et s'en aller tout seuls au bord du ruisseau pour ne revenir que beaucoup plus tard dans la journée.

La veille de l'expédition, Mili-Mali-Malou alla se coucher en emportant avec elle tout son équipement. Elle plaça près de son lit sa petite timbale neuve, une bouteille (pleine d'eau potable), un gros paquet de tartines beurrées, un œuf et une banane (pour son déjeuner), un pot à confiture (pour rapporter les poissons qu'elle aurait pêchés), une petite épuisette

de gaze verte (pour attraper les poissons), de la ficelle et une épingle double (ça peut toujours servir), et enfin son cartable (pour transporter son équipement). Après tout, quand on part pour toute la journée, on a besoin d'un tas de choses.

Le jour de congé arriva. Quand Mili-Mali-Malou s'éveilla, ce matin-là, elle se dit : « Oh ! mon Dieu, il fait gris ! Pourvu qu'il ne pleuve pas ! »

Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire, au fond ? Elle savait qu'elle allait s'amuser.

Elle sauta du lit, se lava, s'habilla, mit son chapeau et suspendit son cartable à son épaule.

Tout à coup, le soleil se mit à poindre par-dessus les arbres du jardin, et Mili-Mali-Malou comprit qu'elle avait cru qu'il faisait gris parce qu'elle s'était levée avant le soleil. Son cœur fit un petit bond dans sa poitrine : elle allait sûrement passer une journée merveilleuse.

A ce moment, elle entendit un drôle de bruit grinçant, comme si on avait jeté une poignée de terre sur la vitre de la fenêtre ; Mili-Mali-Malou passa la tête à la fenêtre, et elle vit Boby Blin qui levait la tête vers elle avec un large sourire, tout en mordant dans une grande tartine de pain beurré ; il paraissait tout à fait à son affaire avec son roseau, sa ligne, son bocal à confiture, et son cartable boursouflé.

Du haut de sa fenêtre, Mili-Mali-Malou chuchota très fort : « Tu as vu comme il fait beau ? J'arrive ! »

Et Boby Blin chuchota tout aussi fort : « Allons, presse-toi un peu ! Il se fait tard ! »

Mili-Mali-Malou se pressa donc tant qu'elle put, prit ses affaires et descendit sur la pointe des pieds ; elle passa devant la chambre de Papa et Maman, puis devant la chambre de Bon-Papa et Bonne-Maman, puis devant la chambre de Tonton et Tantine. Arrivée dans la cuisine, elle remplit sa bouteille au robinet, prit l'épaisse tartine de pain beurré que Maman avait laissée entre deux assiettes pour son petit déjeuner et ouvrit

la porte de derrière.

Et voilà : c'était le matin, l'air était frais, et ils partaient tous les deux pour passer dehors toute leur journée de congé !

« Tu ne trouves pas que c'est magnifique ? » demanda Mili-Mali-Malou ; et elle fit un petit saut.

« Magnifique ! répondit Boby Blin ; mais avance donc ! »

Et ils partirent. Ouvrant la barrière du potager, ils traversèrent la prairie qui menait au ruisseau. Ils marchaient d'un air sérieux, tout en mangeant lentement leurs tartines beurrées.

« Allons de ce côté, dit Boby Blin ; nous n'y allons jamais. »

— Et dès que nous trouverons un bon coin, nous nous mettrons à pêcher, répondit Mili-Mali-Malou.

— Mais nous avons encore du chemin à faire », fit remarquer Boby.

Aussi, ils continuèrent à marcher d'un bon pas (ils avaient terminé leurs tartines beurrées) jusqu'au moment où la jolie maison blanche au toit de chaume disparut derrière eux ; le soleil, maintenant, chauffait très fort.

« Quand on doit passer toute la journée dehors, on a l'impression de faire un vrai voyage, fit remarquer Mili-Mali-Malou ; je me demande quelle heure il est maintenant.

— Pas encore l'heure de déjeuner, répondit Boby Blin. Mais j'ai quand même un peu faim.

— Moi aussi, dit Mili-Mali-Malou. Buvons un peu d'eau. »

Et ils burent chacun une petite timbale d'eau, très lentement, pour la faire durer, car la bouteille était petite.

Le ruisseau était plein de boue et d'herbes ; ce qui fait qu'on ne pouvait pas y boire ; mais c'était malgré tout un ruisseau fort intéressant. En un certain point, le mélange d'herbes et de boue avait bouché le ruisseau, ce qui faisait une petite mare ; et la petite mare était pleine de têtards. Ils en attrapèrent tant qu'ils purent avec leurs mains et les mirent dans les

bocaux à confiture ; puis ils passèrent un bon moment à regarder leurs têtards nager dans toutes les directions en faisant frétiller leurs petites queues noires, et en ouvrant et fermant leurs petites bouches noires. Ensuite, Mili-Mali-Malou et Boby Blin trouvèrent, un peu plus loin, au milieu du ruisseau, tout un tas de gros cailloux qui servaient à passer d'une rive à l'autre ; et ils s'amusèrent beaucoup à sauter de caillou en caillou.

A un moment, Boby Blin glissa et trempa son pied dans l'eau ; alors, il enleva ses bottines et ses chaussettes et les attacha autour de son cou. Et cela paraissait tellement agréable que Mili-Mali-Malou retira une bottine et une chaussette et voulut essayer aussi. Mais l'eau et les pierres étaient tellement, tellement froides qu'elle se rechaussa, et se contenta de faire attention aux endroits où elle posait ses pieds.

Mais elle glissa quand même, elle aussi, et accrocha sa robe à une branche, ce qui fit sauter un bouton ; alors, elle fut obligée de faire tenir sa robe avec une épingle de sûreté (c'était une chance qu'elle ait eut l'idée d'en emporter une !)

Au bout d'un moment, ils arrivèrent à une grosse pierre plate et moussue, près du ruisseau. « C'est ici que nous devrions déjeuner, dit Mili-Mali-Malou. Je me demande quelle heure il peut bien être maintenant ! »

Boby Blin regarda autour de lui et réfléchit un peu ; puis il dit : « Pas loin de midi, à mon avis. Nous pourrions déjeuner bientôt ; après tout, nous avons pris notre petit déjeuner de bonne heure. Et aussi, cela nous fera moins de choses à transporter.

— Commençons toujours à étaler notre pique-nique. C'est un joli coin. » Ils arrangèrent donc leur repas sur la pierre plate, avec la bouteille d'eau et la petite timbale au milieu. Et tout cela avait l'air si bon, et ils avaient tellement faim que, bien entendu, ils ne purent faire autrement que de se mettre à table sur-le-champ et de dévorer leurs provisions.

Et ce fut délicieux !



Ils ne purent faire autrement que de se mettre à table sur-le-champ.

Ils avaient posé à côté d'eux les bocaux à confiture pleins de petits têtards ; et les petits têtards noirs nageaient en rond, et agitaient leurs petites queues noires et ouvraient et fermaient leurs petites bouches noires. Mili-Mali-Malou finit par dire : « Nous les avons empêchés de déjeuner, tu ne crois pas ? Si nous les remettions dans le ruisseau ?

— Tu as raison, répondit Boby Blin. D'ailleurs, nous allons avoir besoin des bocaux pour y mettre de vrais poissons. »

Alors, ils vidèrent les bocaux dans le ruisseau, et les têtards s'en furent immédiatement en frétillant, à la recherche de leur déjeuner.

« Regarde ! Un poisson ! » cria Mili-Mali-Malou, le doigt tendu. Et Boby Blin se dépêcha d'aller chercher son roseau et sa ligne, et il se mit à

pêcher très sérieusement.

Mili-Mali-Malou descendit un peu plus loin le long du ruisseau et agita son épuisette dans l'eau de-ci, de-là ; au bout d'un moment, elle attrapa un poisson. Elle le mit dans son bocal à confiture et courut le montrer à Boby Blin. Et Boby dit :

« Hum ! Ça n'est pas comme ça qu'on pêche ; les poissons qu'on attrape sans se servir d'un roseau et d'une ligne, ça ne compte pas !

— Mais moi j'aime pêcher avec une épuisette », dit Mili-Mali-Malou.

Aussi, ils continuèrent à pêcher tant qu'ils purent sur les bords du ruisseau ; de temps à autre, ils apercevaient un vrai gros poisson, de sept ou huit centimètres de long ; alors, Boby Blin empruntait l'épuisette de Mili-Mali-Malou et attrapait le poisson avec enthousiasme. De la sorte, ils finirent par avoir dans leurs bocaux à confiture un nombre respectable de poissons.

« Quel dommage que nous n'ayons pas apporté aussi notre goûter, dit Mili-Mali-Malou ; nous aurions pu rester ici longtemps, longtemps !

— C'est vrai, dit Boby Blin. Nous allons être obligés de repartir bientôt. »

Finalement, ils eurent tellement faim, et tellement soif aussi (la bouteille d'eau était vide, maintenant) qu'ils se mirent à rempaqueter leurs affaires ; Boby Blin remit ses chaussettes et ses bottines, et ils prirent le chemin du retour, tout en jouant à sauter d'un bord à l'autre du petit ruisseau, et par-dessus les plus gros cailloux.

Lorsqu'ils aperçurent la maison, Mili-Mali-Malou s'arrêta. « Et nos poissons ? Qu'est-ce que nous allons en faire ? » demanda-t-elle.

Boby Blin répondit : « Nous n'en avons plus besoin, maintenant. Nous voulions seulement faire une partie de pêche. Comptons-les pour voir combien nous en avons pris. »

Il y avait quinze poissons. Mili-Mali-Malou et Boby Blin vidèrent leurs bocaux à confiture dans le ruisseau, et les poissons filèrent

immédiatement à la recherche de quelque chose à manger.

Puis Mili-Mali-Malou et Boby Blin traversèrent la prairie et arrivèrent à la jolie maison blanche au toit de chaume ; ils avaient grand-faim et ils espéraient qu'ils n'étaient pas trop en retard pour le goûter.

Et quand ils entrèrent, Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine étaient tous à table. Et que faisaient-ils, à votre avis ? Ils finissaient de *déjeuner* !

Mili-Mali-Malou n'y comprenait rien. Mais, après tout, quand on se lève si tôt pour partir à la pêche, et surtout quand on a tellement faim, il est difficile de savoir quelle heure il est !

CHAPITRE VI





CHAPITRE VI
Mili-Mali-Malou aide à refaire un toit de chaume.

Une nuit, il fit grand vent ; si grand vent que Mili-Mali-Malou s'éveilla plusieurs fois.

La petite chambre mansardée où dormait Mili-Mali-Malou se trouvait juste sous le toit de chaume ; et Mili-Mali-Malou pouvait entendre le vent souffler dans le chaume, faire trembler les volets de sa petite fenêtre, et même secouer sa porte.

Elle fut obligée de ramener les couvertures bien haut sur ses oreilles pour ne plus entendre le bruit de la tempête et pouvoir se rendormir. Et Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine, dans leurs chambres, furent obligés d'en faire autant. Quelle tempête !

Quand Mili-Mali-Malou s'éveilla tout à fait, le lendemain matin, le vent soufflait encore très fort, mais on avait l'impression qu'il faisait moins de bruit, maintenant qu'il faisait jour.

Mili-Mali-Malou s'assit dans son petit lit et se dit :

« Quelle nuit épouvantable ! »

Puis elle regarda sa petite fenêtre pour voir s'il pleuvait.

Mais que vit-elle par la fenêtre ? Eh bien, des tas de longs brins de paille qui se balançaient au bord du toit de chaume qui était juste au-dessus. Et quand elle se leva pour aller regarder par la fenêtre, elle s'aperçut que l'herbe et les plates-bandes, et la haie elle-même, étaient entièrement recouvertes de longs brins de paille ! Mili-Mali-Malou regarda autour d'elle, et pensa :

« Il a dû pleuvoir de la paille, cette nuit ! »

Puis elle réfléchit encore un peu, et, tout à coup, elle dit à haute voix : « Mon Dieu ! le vent est en train d'emporter notre joli toit de chaume ! »

Alors Mili-Mali-Malou s'arrêta de réfléchir et, pieds nus, descendit jusqu'à la chambre de Papa et Maman en courant et en criant :

« Papa ! Maman ! Le vent est en train d'emporter notre joli toit de chaume ! Il y a du chaume dans tout le jardin ! »

Papa sauta du lit, chaussa ses bottes sur ses pieds nus, enfila son gros manteau par-dessus son pyjama et courut au jardin. Et Maman sauta du lit, roula Mili-Mali-Malou dans l'édredon et l'emmena regarder par la fenêtre. (Mais de ce côté-là, il n'y avait rien à regarder.)

Puis Papa revint dire qu'un coin du toit de chaume était en train de s'envoler, et qu'il allait falloir s'en occuper immédiatement, avant qu'il ne s'abîme davantage. Et alors, tout le monde se mit à s'habiller.

Mili-Mali-Malou trouvait que c'était bizarre de prendre le petit déjeuner comme d'habitude pendant que le toit s'envolait. Bizarre, et passionnant ; aussi eut-elle terminé son bol de lait avant même de savoir qu'elle l'avait commencé.

« Quand est-ce que tu vas t'occuper du toit ? demanda Mili-Mali-Malou. Tout de suite après le petit déjeuner ?

— Immédiatement, répondit Papa. Il faut le réparer le plus tôt possible.

— Comment feras-tu ? demanda encore Mili-Mali-Malou. Est-ce que tu vas prendre une grande échelle ?

— Non, dit Papa. C'est un trop gros travail pour moi. Il va falloir que j'envoie chercher M. Mulot le Couvreur ; il apportera sa grande échelle et fera la réparation. »

Tout de suite après le déjeuner, Tantine mit son chapeau et son manteau, pour descendre jusqu'au village prévenir M. Mulot le Couvreur ; et Mili-Mali-Malou mit, elle aussi, son manteau et son chapeau et accompagna Tantine, parce qu'elle voulait savoir où habitait M. Mulot le Couvreur. Et, tandis qu'elles passaient la barrière, le vent arracha au toit une autre brassée de chaume et la souffla sur elles ; ce qui fait qu'elles se mirent à marcher le plus vite possible sur la route blanche bordée de haies, qui descend au village.

Mais lorsque Tantine frappa à la porte de M. Mulot le Couvreur (il habitait dans une des petites maisons du bord de la mare où vivaient les canards), Mme Mulot la femme du couvreur ouvrit (avec son tablier qui volait autour d'elle comme un drapeau, tant il y avait de vent), et dit :

« Je suis désolée ! M. Mulot vient de partir précipitamment réparer un autre toit ; et je crains bien qu'il ne puisse pas venir chez vous avant deux jours : il a tellement de travail avec cette tempête !

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit Tantine, qu'allons-nous faire ? »

Mme Mulot était désolée, mais elle ne voyait pas ce qu'il y avait à faire, sinon attendre que M. Mulot puisse venir.

« Mon Dieu, mon Dieu ! répéta Tantine. Et pendant ce temps, notre toit va s'abîmer de plus en plus ! » Puis Tantine et Mili-Mali-Malou dirent au revoir à Mme Mulot, ouvrirent sa petite barrière, et repartirent sur la route.

« Dis, Tantine, dit Mili-Mali-Malou, maintenant, Papa va être obligé de réparer le toit lui-même, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas si facile que ça, de refaire une couverture de chaume,

répondit Tantine. Il faut savoir comment s'y prendre. Je me demande ce que nous allons faire ! »

Elles reprirent le chemin de la maison, le long de la route blanche bordée de haies ; et Tantine dit encore :

« Il doit bien y avoir une solution, tout de même ! »

Et Mili-Mali-Malou répondit :

« Je suis sûre que Papa saura ce qu'il faut faire. »

Et elles se dépêchèrent de rentrer, tout en retenant leurs chapeaux qui voulaient s'envoler.

En passant devant la maison des Mauger, elles virent la petite-amie-Suzanne qui essayait de pendre une serviette sur la corde à linge ; mais le vent s'entêtait à l'envelopper dans la serviette.

« Bonjour, Suzanne, cria Mili-Mali-Malou. Le vent est en train d'emporter notre toit, et M. Mulot le Couvreur ne peut pas venir le réparer ; c'est Papa qui va être obligé de le faire. Veux-tu venir voir ? »

L'histoire intéressa beaucoup la petite-amie-Suzanne ; et, dès que la serviette eut été pendue sur la corde, Suzanne partit avec Tantine et Mili-Mali-Malou.



Le vent s'entêtait à envelopper Suzanne dans la serviette.

Lorsque Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton apprirent que M. Mulot le Couvreur ne pouvait pas venir réparer le toit, ils firent tous de drôles de mines, comme s'ils avaient pensé : « Mon Dieu, mon Dieu ! » Mais Mili-Mali-Malou paraissait très contente, et elle dit :

« Maintenant, Papa, tu vas être obligé de réparer le toit toi-même, n'est-ce pas, Papa ? »

Et Papa regarda Tonton et dit : « Eh bien, Antoine, qu'est-ce que tu en dis ? » Et Tonton, avec sa grosse voix, répondit : « Tu as raison, Martin, on va s'y mettre ! »

Alors, Papa et Tonton boutonnèrent leurs vestes (pour empêcher le vent de les faire voltiger), allèrent chercher des échelles (pour monter jusqu'au toit) et un râteau (pour arranger le chaume proprement) et aussi

des chevilles de bois (pour empêcher le chaume de s'envoler de nouveau). Puis, ils placèrent une échelle de façon à pouvoir grimper jusqu'au toit de chaume, et une autre échelle (avec des crochets à un bout, celle-là) pour pouvoir grimper sur le toit de chaume. Ensuite, Papa ramassa une grosse brassée de chaume ; et il se mit à travailler activement avec Tonton pour réparer de leur mieux le trou que le vent avait fait dans le toit ; cela tiendrait toujours jusqu'à ce que M. Mulot le Couvreur puisse venir !

En bas, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se mirent à ramasser avec ardeur le chaume qui recouvrait les haies, les pelouses et les plates-bandes, et à l'empiler dans un coin où Papa le trouverait quand il descendrait en chercher une autre brassée. Elles aidèrent aussi à tenir l'échelle, et passèrent à Papa et à Tonton les bûchettes de bois qui devaient servir à faire la bordure du toit, et allèrent chercher les instruments que Papa ou Tonton demandaient ; enfin, elles se rendirent vraiment très utiles.

Bientôt, le toit eut bien meilleure mine.

Alors, Papa prit une grande paire de ciseaux et, crac-crac-crac, tailla tous les morceaux de chaume qui dépassaient de l'alignement, au-dessus de la fenêtre de la petite chambre de Mili-Mali-Malou, là-haut sous le toit. (« C'est comme si on coupait les cheveux de la maison ! » pensa Mili-Mali-Malou). Ensuite, Papa et Tonton tendirent un grand morceau de grillage par-dessus le morceau de toit qu'ils avaient réparé, et le fixèrent avec des chevilles de bois (« Et maintenant, on dirait qu'on a mis une résille à la maison, pensa Mili-Mali-Malou, et qu'on la fait tenir avec des épingles à cheveux ! »)

Et enfin, le toit reprit son air soigné et coquet ; ce qui fait qu'on n'était plus pressé de voir arriver M. Mulot le Couvreur.

« Quel joli toit ! dit Mili-Mali-Malou. Je savais bien que Papa saurait le réparer !

— Ma foi, Mili-Mali-Malou, dit Papa, quand on est obligé de faire une

chose, en général on arrive à la faire. »

Mais tout de même, il avait l'air très content de lui, et Tonton aussi.

Et quand ils virent quel joli toit douillet ils avaient maintenant, Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tantine et Mili-Mali-Malou furent très contents, eux aussi.

CHAPITRE VII





« Quel joli toit! dit Mili-Mali-Malou. »



CHAPITRE VII

Mili-Mali-Malou écrit des lettres.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou entendit le facteur qui frappait, toc-toc ! à la porte de devant ; alors elle courut à cloche-pied le long du couloir pour aller regarder dans la boîte aux lettres. Parce que, voyez-vous, elle espérait toujours un peu qu'il y aurait peut-être une lettre pour elle.

Mais il n'y en avait pas.

Mili-Mali-Malou revint lentement dans la cuisine. « Je voudrais bien que le facteur m'apporte une lettre, dit-elle. Il ne m'apporte jamais rien. Il y a seulement une enveloppe qui a l'air d'une lettre d'affaires, pour Papa, et un catalogue pour Tonton. »

Ensuite, Mili-Mali-Malou remarqua que l'enveloppe qui avait, l'air d'une lettre d'affaires venait de Hollande (c'est en Hollande que Papa commandait ses oignons de tulipe), et qu'elle portait un timbre hollandais, ce qui la rendait plus intéressante. Mili-Mali-Malou collectionnait des timbres étrangers. Elle avait déjà trouvé un timbre irlandais ; il était collé dans le nouvel album de timbres de Boby Blin. (Boby Blin venait de commencer une collection de timbres ; aussi Mili-Mali-Malou les ramassait pour lui.)

« Si tu veux que le facteur t'apporte des lettres, il faudra d'abord que tu en écrives toi-même », dit Maman en plaçant les lettres sur le manteau de la cheminée où Papa et Tonton les trouveraient en rentrant.

« Mais je n'ai pas de timbres, dit Mili-Mali-Malou.

— Je t'en donnerai un si tu en as besoin, dit Bonne-Maman en retirant la bouilloire du feu.

— Mais je ne sais pas à qui écrire ! dit encore Mili-Mali-Malou.

— Réfléchis un peu, répondit Tantine en langeant sa couture.

— Il y a seulement Boby Blin et la petite-amie-Suzanne ; et ce serait ridicule de leur écrire alors que je les vois tous les jours !

— Réfléchissons, dit Maman en étendant la nappe sur la table pour le goûter. Il existe sûrement des tas de gens qui voudraient, tout comme toi, trouver des lettres dans leur boîte à l'heure du courrier. »

Mili-Mali-Malou n'y avait pas pensé.

« Crois-tu qu'ils courraient à la boîte aux lettres, s'ils pensaient que le facteur leur a peut-être apporté une lettre de moi ? demanda-t-elle. C'est ça qui serait amusant ! J'ai justement le papier à lettres décoré que Tantine m'a offert pour Noël : je suis sûre qu'il leur plaira. Mais à qui pourrais-je bien écrire ? »

Ensuite elle aida à mettre le couvert, et fit griller une tranche de pain pour Bonne-Maman ; et bientôt Papa et Tonton et Bon-Papa rentrèrent pour goûter, et Papa donna à Mili-Mali-Malou le timbre hollandais qui était sur la lettre. Elle le rangea dans son plumier, pour le donner à Boby Blin le lendemain matin.

Alors Mili-Mali-Malou eut une idée. « Si je pouvais écrire à des gens qui n'habitent pas en France, ils mettraient des timbres étrangers sur l'enveloppe de la réponse, n'est-ce pas ? »

Et alors, Tantine aussi eut une idée : « Mais, si tu écrivais à mes petites nièces d'Amérique ? » proposa-t-elle. (Car Tantine avait un frère qui était parti tout jeune en Amérique ; il avait maintenant trois petits enfants que personne n'avait vus, dans la famille, et dont on ne savait à peu près rien car Thomas — c'était le nom du frère de Tantine — n'aimait pas beaucoup écrire et envoyait seulement une lettre pour Noël.)

« Oh ! oui, cria Mili-Mali-Malou ; et je crois que Boby n'a pas encore de timbre américain. Comment s'appellent tes nièces, Tantine ? J'ai oublié.

— Colette et Monique, répondit Tantine, et leur frère s'appelle Thomas comme mon frère ; mais on l'appelle Minouchet. Je suis sûre qu'ils seraient ravis de recevoir une lettre de leur cousine de France. »

Mili-Mali-Malou sortit donc la boîte de papier à lettres décoré que Tantine lui avait offerte, et la garda près d'elle pendant qu'elle faisait ses devoirs de classe après goûter. Puis quand elle eut fini tous ses devoirs, elle écrivit une très longue lettre à sa cousine Colette (la lettre paraissait très longue parce que le papier à lettres rose était un peu petit), lui parla de son école, de ses amis, de la collection de timbres de Boby, et du chien Toby et du chat Mistigri, et de ce que Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine étaient tous en train de faire dans la cuisine ou dehors, dans la grange ; ainsi, Colette ferait leur connaissance à tous. Et il lui resta tout juste assez de place pour ajouter :

« Je t'embrasse bien fort ; embrasse aussi Monique et Minouchet. »

C'était vraiment une très jolie lettre.

Mili-Mali-Malou la montra à Maman et à Tantine ; puis (pour la rendre plus intéressante) elle glissa dans l'enveloppe un morceau de papier argenté et deux primevères (c'étaient les deux premières primevères de l'année), et enfin cacheta l'enveloppe rose.

Le lendemain matin, en allant à l'école, elle mit sa lettre à la poste (la petite-amie-Suzanne regarda l'adresse avec beaucoup d'intérêt) ; puis elle essaya de ne plus y penser, parce qu'elle savait bien que sa lettre mettrait longtemps à parvenir aux cousins d'Amérique, et que leur réponse mettrait plus longtemps encore à lui parvenir à elle, Mili-Mali-Malou.

Quand la classe du matin fut terminée, elle donna le timbre hollandais à Boby Blin pour sa collection.

« J'en ai déjà un, dit Boby ; on en trouve tant qu'on veut ; mais je pourrai toujours l'échanger contre un autre. » Et le soir même, en revenant de classe, Boby dit à Mili-Mali-Malou qu'il avait échangé son timbre hollandais contre un timbre allemand.

« Est-ce que tu as un timbre américain ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Non, répondit Boby. Mais c'est un timbre tchécoslovaque que je voudrais trouver. Henri Petit en a un : son oncle vient de le lui donner. »

Mili-Mali-Malou avait bien peur de ne jamais pouvoir trouver pareil timbre pour Boby ; mais elle fut contente d'apprendre qu'il n'avait pas encore un timbre américain.

Toute cette semaine et la semaine suivante, Mili-Mali-Malou se précipita à la boîte aux lettres chaque fois qu'elle entendait le facteur. Elle savait bien, pourtant qu'elle ne recevrait pas de réponse avant trois semaines. Mais c'était plus fort qu'elle : le toc-toc du facteur lui faisait battre le cœur, et elle oubliait.

Tout un mois passa, et Mili-Mali-Malou commença à oublier qu'elle attendait une lettre, ou du moins une lettre de l'étranger.

Et voilà qu'un beau jour, alors qu'elle revenait de classe un peu plus tard que d'habitude (elle avait cueilli des anémones et des primevères sous les haies avec la petite-amie-Suzanne, et c'était passionnant de penser que le printemps était vraiment là) en entrant dans la cuisine, que croyez-vous qu'elle trouva, l'attendant posé sur son assiette ?

Eh bien, *trois* lettres, qui venaient d'arriver par le courrier ! Une lettre de Colette, une autre de Monique, et une troisième de Minouchet !



Trois lettres venaient d'arriver par le courrier.

Les cousins avaient été tellement heureux de recevoir une lettre de France qu'ils avaient tous répondu, dans l'espoir que Mili-Mali-Malou écrirait de nouveau. Ils avaient joint à leurs lettres des photos de chacun d'eux, et Minouchet avait ajouté un timbre japonais pour la collection de Boby Blin.

Le samedi suivant, Boby Blin vint goûter avec Mili-Mali-Malou, et elle lui donna les quatre timbres : trois timbres américains et un timbre japonais. « Ils n'ont pas beaucoup de valeur », dit Boby ; mais tout de même, il était bien content de les avoir.

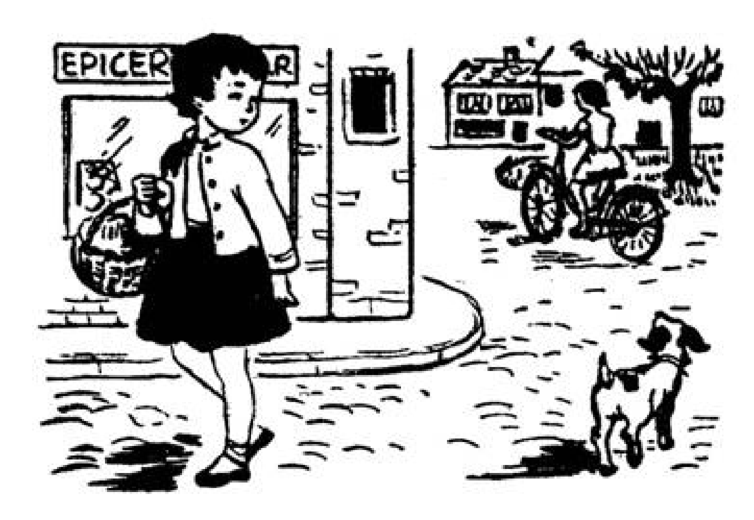
Et, quand on eut enlevé le couvert du goûter, ils s'installèrent tous les deux à la table et écrivirent des lettres : Mili-Mali-Malou écrivit à Colette

et à Monique ; et Boby Blin écrivit à Minouchet (pour le remercier de lui avoir envoyé le timbre japonais) et Mili-Mali-Malou ajouta un petit post-scriptum pour remercier Minouchet de lui avoir écrit.

Mili-Mali-Malou adore écrire des lettres, parce que maintenant elle a trois amis de plus.

CHAPITRE VIII





CHAPITRE VIII
Mili-Mali-Malou apprend à monter à bicyclette.

Mili-Mali-Malou descendit un jour au village pour faire des commissions pour Maman chez M. Salé, l'épicier ; et elle vit Gigi, la petite nièce de Mlle Mouton, sortir de chez elle en conduisant une bicyclette.

C'était une jeune bicyclette, pas une grande, et elle était très neuve, très brillante, et toute noire et argent.

« Bonjour ! dit Mili-Mali-Malou tout en regardant la bicyclette avec intérêt. Elle est à toi ?

— Bonjour ! répondit la Gigi de Mlle Mouton en essayant de prendre son air de tous les jours. Oui, c'est ma bicyclette. Mon oncle me l'a offerte.

— Tu sais monter ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Oh ! oui, répondit la Gigi de Mlle Mouton. Je m'en sers sur la route devant la maison. J'y vais maintenant. Au revoir. » Et, montant sur sa bicyclette, elle partit (en zigzag, mais quand même) vers le carrefour.

Mili-Mali-Malou entra chez l'épicier avec son panier ; elle aurait bien

voulu monter un peu sur la bicyclette, mais c’était une si belle bicyclette, et tellement neuve qu’elle n’avait pas osé demander à Gigi de la lui prêter.

Quand elle ressortit, la Gigi de Mlle Mouton revenait sur sa bicyclette et passa près d’elle ; mais, quand elle arriva au coin où il y avait une boîte à lettres, elle descendit, parce qu’elle ne savait pas encore faire tourner sa bicyclette sans tomber.

Mili-Mali-Malou ne put s’empêcher de lui dire avec un petit soupir d’envie :



« Tu vois, mademoiselle ! Il ne te reste plus qu’à te dédire ! »

« J’aimerais bien l’essayer un peu, ta bicyclette ! »

Mais la Gigi de Mlle Mouton répondit :

« Si tu n’as jamais appris, tu n’y arriveras pas : tu tomberas. Et ma Tante a dit que je devais en avoir bien soin, parce qu’elle est neuve. Je repars jusqu’au carrefour. Au revoir ! » Et la Gigi de Mlle Mouton repartit sur sa bicyclette tandis que Mili-Mali-Malou reprenait le chemin de la maison.

En passant à côté de la mare aux canards, elle vit Boby Blin qui se penchait par-dessus la barrière pour essayer d’apercevoir un caneton.

« Bonjour, Boby, dit Mili-Mali-Malou. Tu ne sais pas ? Gigi a une bicyclette neuve !

— Je sais, répondit Boby. Je l'ai vue.

— Je voudrais bien que nous ayons des bicyclettes, nous aussi ; pas toi ? demanda Mili-Mali-Malou.

— J'en ai une », dit Boby. Et ça, c'était étonnant.

« Pas vrai ! dit Mili-Mali-Malou.

— J'en aurais même deux, si je voulais », dit encore Boby.

Mili-Mali-Malou voulut savoir où se trouvaient les bicyclettes.

« Dans notre hangar, expliqua Boby Blin.

— Je ne te crois pas ! répliqua Mili-Mali-Malou. Tu dis ça pour plaisanter. D'abord, si tu avais des bicyclettes, tu t'en servirais. En tout cas, je suis sûre que tu n'as pas deux bicyclettes ! »

Mais Boby Blin se contenta de sourire, et Mili-Mali-Malou reprit le chemin de la maison.

Comme elle passait devant la maison des Mauger, elle vit, de l'autre côté de la murette, la petite-amie-Suzanne qui jouait avec sa petite sœur. « Bonjour, Suzanne, dit Mili-Mali-Malou. Tu ne sais pas ? Gigi a une bicyclette neuve !

— Oh ! j'aimerais tellement que nous ayons des bicyclettes ! répondit la petite-amie-Suzanne.

— Moi, je voudrais au moins que nous sachions monter à bicyclette, dit Mili-Mali-Malou. Peut-être qu'alors Gigi nous laisserait faire un tout petit tour sur la sienne. » Puis, Mili-Mali-Malou retourna à la jolie maison au toit de chaume, et donna à Maman son panier plein de provisions.

A quelques jours de là, un après-midi, Boby Blin au retour de la classe, s'arrêta au moment d'entrer chez lui par le petit portillon blanc qui menait au magasin de grains de son père.

« Voulez-vous que je vous montre quelque chose ? » demanda-t-il à Mili-Mali-Malou et à la petite-amie-Suzanne.

Bien sûr, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne dirent « oui » tout de suite.

« Venez voir, alors », dit Boby Blin.

Et Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne entrèrent avec Boby par le petit portillon blanc dans le jardin de M. Blin.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Mili-Mali-Malou. Mais Boby Blin se contenta d'avancer sans répondre jusqu'au vieux hangar au bout du jardin. Tout à coup, Mili-Mali-Malou devina. « Je sais ! cria-t-elle. Ce sont tes fameuses bicyclettes. Mais je n'y crois pas. »

D'un air solennel, Boby Blin déverrouilla la porte branlante du hangar, et l'ouvrit. « Tu vois, mademoiselle ! dit- il avec un sourire triomphant. Maintenant, il ne te reste plus qu'à te dédire ! »

Et, en effet, dans le hangar poussiéreux qui sentait le moisi, parmi un tas de caisses et de bouteilles et de pots de peintures et autre bric-à-brac, on pouvait voir deux vieilles bicyclettes appuyées contre le mur. Elles étaient couvertes de rouille et de toiles d'araignée et leurs pneus tombaient en morceaux.

« Oh ! » firent ensemble Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne ; et elles avancèrent de quelques pas pour mieux voir.

« Elles ne peuvent plus servir, dit la petite-amie-Suzanne d'un air déçu.

— Oh ! mais attends donc ! s'écria Mili-Mali-Malou avec passion. Peut-être que oui ? Pourquoi ne pourrions-nous pas les réparer ? »

Boby Blin sortit une des bicyclettes (elle refusa de rouler parce que les roues étaient toutes rouillées) ; et Mili-Mali-Malou sortit la seconde qui était une bicyclette de dame, un peu plus petite que la première. (Et ce qu'elle était sale ! Mili-Mali-Malou en avait les mains noires !)

« Oh ! Boby, dit-elle, si seulement on pouvait faire tourner les roues, tu apprendrais sur celle-ci, et nous apprendrions sur celle-là ; ce qu'on s'amuserait ! »

Et la petite-amie-Suzanne dit : « Nous n'y arriverons jamais mais essayons quand même ! » et elle arracha des rayons tout un tas de toiles d'araignée, puis fit un saut parce qu'une grosse araignée noire s'enfuyait à

toutes pattes.

Boby Blin posa son béret et son cartable sur l'herbe, et, avec un bout de bois, se mit à racler et à gratter les plus grosses plaques de rouille. Les deux petites filles, de leur côté, firent tourner les roues dans un sens, puis dans l'autre pour les débloquer ; ensuite elles arrachèrent les pneus déchirés, et frottèrent les taches de rouille avec des poignées d'herbe. Bientôt elles furent toutes sales de rouille rouge ; mais elles s'amusèrent énormément.

Elles auraient oublié l'heure du goûter si Mme Blin n'avait pas fait rentrer Boby ; alors, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne coururent jusque chez elles, en promettant de revenir dès qu'elles auraient goûté.

Mili-Mali-Malou avala son bol de lait à toute allure, sans cesser de parler de bicyclettes ; et Maman lui fit mettre un vieux tablier puis lui donna une poignée de vieux chiffons pour enlever la rouille et la poussière. Enfin, Mili-Mali-Malou put courir chercher la petite-amie-Suzanne ; et, ensemble, elles retournèrent à toutes jambes au jardin de M. Blin.

Boby Blin s'était déjà remis au travail avec un vieux couteau de cuisine et une burette d'huile, et il avait réussi à faire tourner une roue. Elles furent ravies !

Alors ils s'y mirent tous les trois et n'arrêtèrent pas de gratter et de frotter et d'huiler (et de bavarder aussi) jusqu'au moment où, la nuit étant venue, M. Blin sortit leur dire qu'il était grand temps de rentrer se coucher.

Le lendemain, après la classe, ils firent rouler les deux bicyclettes (quel tintamarre !) jusqu'au terrain vague, derrière le magasin de grains de M. Blin, où l'herbe était épaisse et douce ; là du moins, on pourrait tomber sans se faire mal (moins mal que sur la route, en tout cas !). Et ils se mirent à s'entraîner, Boby Blin sur la bicyclette d'homme, et Mili-Mali-

Malou et la petite-amie-Suzanne à tour de rôle sur la bicyclette de dame (ce qui leur permettait de s'aider mutuellement). M. Blin avait baissé les deux selles autant qu'il avait pu.

Quelle partie de plaisir !

Et quel bruit, aussi ! Malgré l'herbe, ça raclait, grinçait, craquait. Ils n'arrêtaient pas de tomber, l'un après l'autre.

« Tiens-moi ! » demandaient-ils à celui des trois qui n'avait pas de bicyclette ; mais ils tombaient quand même au milieu des boutons d'or. Ils étaient couverts de bosses et d'égratignures. Mais les bosses et les égratignures elles-mêmes les faisaient rire.

Quand arriva le soir, Boby Blin pouvait rouler jusqu'à l'arbre sans tomber ; et Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne pouvaient presque en faire autant. (Mais, bien entendu, elles n'avaient pas fait autant de progrès que Boby parce qu'elles avaient dû se prêter leur bicyclette.)

La nuit parut interminable à Mili-Mali-Malou, tant elle avait hâte de reprendre ses leçons de bicyclette.

Le lendemain, c'était jeudi ; aussi ils purent passer presque toute la journée dans le terrain vague, à tourner dans l'herbe épaisse parmi les taupinières. Et bientôt, ils se mirent à rouler sur le sentier qui passait devant la forge. Là, on roulait plus facilement ; mais si on tombait, on se faisait plus mal. Seulement, tout le monde tombait beaucoup moins, maintenant.

M. Rugis le Forgeron se moquait d'eux quand ils passaient devant la porte ouverte de sa forge où il tapait très fort à coups de marteau. Mais ça leur était bien égal. Une fois, même, Boby Blin réussit à lui faire un petit signe avec la main sans tomber ! La Gigi de Mlle Mouton vint les regarder. Au bout d'un moment, elle dit :



Ils n'arrêtaient pas de tomber l'un après l'autre

« Vous montez bien ! Je te laisserai bientôt faire un tour sur ma bicyclette, Mili-Mali-Malou. »

Mili-Mali-Malou lui dit : « Merci beau coup ! » et pensa que ce serait bien agréable de savoir ce que c'était que de monter sur une vraie bicyclette. Mais tout de même, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'aucune bicyclette au monde ne pouvait être aussi amusante que les vieux vélos grinçants et rouillés de Boby Blin.

CHAPITRE IX





CHAPITRE IX
Mili-Mali-Malou fait un jardin japonais.

Il arriva un jour à Mili-Mali-Malou quelque chose de passionnant.

Il allait y avoir une grande exposition de fleurs et de légumes au village, un mois plus tard. (Les affiches qui annonçaient l'exposition étaient collées au dos de la forge.) Et on devait distribuer des prix : d'abord, comme d'habitude, aux plus belles pommes de terre, aux plus belles fraises, aux plus jolies fleurs de jardin, et aux meilleures confitures et conserves ; ensuite au plus joli bouquet de fleurs des champs et au jardin-miniature le plus réussi (le jardin devait avoir poussé dans une jatte).

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne venaient de quitter l'école, un jour, à midi, lorsqu'elles lurent l'affiche.

« Je me demande… dit Mili-Mali-Malou.

— Quoi donc ? voulut savoir la petite-amie-Suzanne.

— Je me demande, répéta Mili-Mali-Malou, si je ne vais pas planter un petit jardin japonais dans une jatte, et l'envoyer au concours de fleurs !

— Tu crois que tu saurais ? dit la petite-amie-Suzanne. Et moi, penses-tu que je pourrais faire un bouquet et l'envoyer aussi ? Ce serait tellement bien de gagner un prix !

— Je ne pense pas que nous gagnions, répondit Mili-Mali-Malou, mais ce serait tout de même amusant d'essayer. Je vais demander à Maman. »

Et, quand Mili-Mali-Malou arriva chez elle, elle demanda la permission de planter un petit jardin et de l'envoyer à l'exposition florale.

« Si tu te sens capable d'exposer quelque chose de convenable, tu peux essayer, Mili-Mali-Malou. Papa a l'intention d'exposer quelques-unes de ses plus belles groseilles, et moi j'enverrai quelques pots de confitures et de conserves. A nous tous, nous montrerons de quoi nous sommes capables ! » Puis, Maman sortit du buffet de la cuisine un plat de terre brune.

« Crois-tu que ce plat conviendra ? » demanda-t-elle.

Mili-Mali-Malou réfléchit un instant, puis décida que le plat conviendrait parfaitement. Elle mit des morceaux de pots de fleurs cassés au fond du plat pour absorber l'humidité, puis elle le remplit de terre brune, la plus fine qu'elle put trouver. Et enfin, elle se demanda ce qu'elle allait planter dans son jardin-miniature pour lui donner l'air d'un vrai grand jardin.

Cela demandait réflexion.

Après la classe Mili-Mali-Malou parla de l'exposition de fleurs à Boby Blin, pour le cas où il n'en aurait pas entendu parler ; mais Boby était au courant.

« Est-ce que tu vas concourir ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Sais pas », répondit Boby Blin ; mais Mili-Mali-Malou savait bien qu'il avait l'intention de concourir quand même.

« Qu'est-ce que tu vas présenter ? » demanda-t-elle.

Alors Boby l'emmena dans la vieille remise à bicyclettes, à côté du magasin de grains, et lui montra une superbe jatte de terre rouge, toute

neuve, remplie de fine terre brune.

« Boby ! s'écria Mili-Mali-Malou, moi aussi je vais concourir pour le prix des jardins japonais ! Et nous ne pouvons pas gagner tous les deux.

— A mon avis, nous ne gagnerons ni l'un ni l'autre, répondit Boby Blin ; mais j'ai quand même l'intention de faire de mon mieux.

— Moi aussi, dit Mili-Mali-Malou.

— Et le meilleur gagnera », conclut Boby Blin.

Le lendemain, Mili-Mali-Malou commença son jardin. La première plante fut un minuscule brin de houx qu'elle avait trouvé au bord du sentier où il poussait à l'ombre du grand houx de la haie. (Une petite graine de houx était tombée, et c'est ainsi qu'il était né.) Si on le laissait là, quelqu'un marcherait dessus, Mili-Mali-Malou le savait ; c'est pourquoi elle le déterra soigneusement et le replanta dans la fine terre brune de sa jatte.

Ensuite, elle s'en alla fureter au bord du ruisseau, et elle trouva de jolis morceaux de bois un peu pourris, recouverts de mousse ; un des morceaux ressemblait exactement à une petite grotte verte et moussue : elle l'emporta à la maison et le plaça dans la jatte, près du pied de houx ; puis elle planta un peu de gazon et une racine de pâquerette pour remplir les vides, et vraiment, cela faisait un fort joli jardin. Tout poussa très bien, et le bébé houx ouvrit ses petites feuilles toutes neuves car il se sentait vraiment chez lui.

Boby Blin ne voulut montrer son jardin à personne avant de l'avoir arrangé comme il l'entendait. Puis, un beau jour, il dit à Mili-Mali-Malou :

« Tu peux y jeter un coup d'œil, si ça t'amuse. »

Et il alla chercher le jardin dans sa chambre.

Qu'il était joli, ce jardin !

La jatte de Boby Blin était plus grande que celle de Mili-Mali-Malou ; et, à l'aide de petites pierres d'aspect sauvage, il en avait fait une rocaille ;

entre les pierres poussaient un petit sycomore et, un peu plus loin, un minuscule buisson de sauge ; et, un peu partout, bourgeonnaient de toutes petites herbes : des pimprenelles écarlates, des hélianthèmes, et des herbes-demoiselles. Tout cela plut beaucoup à Mili-Mali-Malou.

« Oh ! Boby, dit-elle, ton jardin est cent fois plus réussi que le mien ! Il n'a pas de grotte, mais ça ne fait rien : tu gagneras le premier prix. »

Mais quand Boby Blin vit la grotte moussue du jardin de Mili-Mali-Malou, il se demanda s'il gagnerait vraiment.

Le jour de l'exposition approchait. L'exposition devait avoir lieu le samedi, à la mairie du village ; et tous les gens qui avaient l'intention de concourir (c'est-à-dire presque tout le monde) s'affairaient avec des airs très importants. M. Jacquot le facteur voulait présenter de grosses groseilles jaunes et aussi des groseilles rouges ; et la petite-amie-Suzanne raconta que son père et Mme Leblanc allaient exposer toutes sortes de fleurs et de légumes du jardin de la Grande Maison avec une grille (M. Mauger était jardinier chez Mme Leblanc), et que Mme Leblanc préparait, elle aussi, un jardin japonais.

Et puis, la veille même de l'exposition (c'est-à-dire le jour où les concurrents devaient envoyer les pièces qu'ils exposaient), devinez un peu ce qui arriva !

Le petit sycomore de Boby Blin perdit toutes ses feuilles !

Peut-être Boby n'avait-il pas réussi à déterrer toutes les racines du petit arbre lorsqu'il l'avait cueilli ; ou peut-être l'avait-il laissé trop longtemps au soleil, dans un pot trop petit. En tout cas, lorsque Boby rentra de classe ce jour-là, il trouva son sycomore presque nu, avec toutes ses feuilles recroquevillées — et perdu !

Boby était affreusement déçu, et Mili-Mali-Malou aussi.

« Tout est gâché, maintenant, dit Boby Blin. Sans cet arbre, mon jardin ne ressemble plus à rien.

— Tu pourrais peut-être le remplacer ? Si nous en cherchions un

autre ? proposa Mili-Mali-Malou.

— J'ai cherché partout avant de trouver celui-ci, répondit Boby Blin. D'ailleurs, on n'a plus le temps. C'est l'heure de l'apporter à la mairie. Mais maintenant, ça n'en vaut plus la peine.

— Oh ! Boby, dit Mili-Mali-Malou. (Elle était aussi déçue que lui.) Si tu n'exposes pas ton jardin, je n'ai plus envie d'exposer le mien. Ce serait trop injuste si j'avais un prix ; d'ailleurs je n'en aurai pas : Suzanne dit que Mme Leblanc expose un jardin japonais, elle aussi.

— Le sien n'a pas de grotte », dit Boby Blin.

Et, tout à coup, Mili-Mali-Malou eut une idée.

« Tu sais ce que nous allons faire ? Nous allons mettre nos jardins ensemble, et en faire un seul, mais très beau. Pourquoi pas ? On pourrait placer mon arbre et ma grotte dans ta grande jatte, avec tes autres plantes, qu'est-ce que tu en penses ? »

Boby Blin hésita beaucoup. « Je ne suis pas sûr que nous puissions concourir ensemble, dit-il lentement.

— Mais pourquoi pas ? M. Mauger et Mme Leblanc le font bien ! insista Mili-Mali-Malou. Je vais chercher mon jardin, et nous verrons bien. »

Et Mili-Mali-Malou courut jusque chez elle, prit son petit jardin, et le rapporta avec beaucoup de précautions chez Boby Blin. Et que faisait Boby, quand elle arriva ? Je vous le donne en mille. Il était en train d'écrire sur une étiquette : « ENVOI DE BOBY BLIN ET DE MILI-MALI-MALOU » (rien que pour voir quel effet ça ferait, bien sûr !).

« Pas mal ! dit-il. Tu as apporté ton arbre ? »

Dans son plat de terre cuite, le petit jardin était si mignon que c'était presque dommage d'y toucher ; mais Mili-Mali-Malou tenait à son idée. Ce qui fait qu'à eux deux ils déterrèrent le petit houx et le replantèrent à la place du sycomore ; puis ils disposèrent le morceau de bois moussu près du bord de la jatte.

Et tout cela paraissait si vrai qu'on avait l'impression qu'on aurait pu habiter dans la petite grotte verte, escalader les rochers, ou même grimper à l'arbre, si on avait voulu !

« Eh bien ! dit Mili-Mali-Malou (et elle s'assit sur ses talons), ce ne pourrait pas être plus joli !

— Hum ! » fit Boby Blin. Il paraissait très satisfait. « Notre jardin est plus réussi que ne l'étaient les deux premiers. Maintenant, apportons-le à l'exposition. »

Ils allèrent donc jusqu'à la mairie et, à eux deux, payèrent les trois francs qui leur permettaient d'exposer.

Ils eurent du mal à attendre jusqu'au lendemain ! Mais le samedi, le jury décerna les prix ; et ensuite le public eut le droit de visiter l'exposition. La plupart des gens attendirent l'après-midi (parce que l'après-midi le ticket coûtait trois francs au lieu de six). Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine et Mili-Mali-Malou (qui payait demi-place) y allèrent à ce moment-là.

La salle était pleine de gens ; et ça sentait bon les fleurs et les framboises ; et il y avait beaucoup de bruit : les gens n'arrêtaient pas de bavarder et de s'exclamer, on entendait le bruit de vaisselle que faisaient des tasses quelque part au fond de la salle, et l'orchestre du village était en train d'accorder ses instruments.

D'abord, Mili-Mali-Malou ne put voir ni Boby Blin ni les jardins japonais. Mais les groseilles jaunes de Papa avaient reçu un premier prix, et son panier de légumes un deuxième prix (c'est M. Mauger qui avait le premier prix) ; Maman eut un premier prix pour sa confiture, mais rien du tout pour son confit d'oie (ce prix-là, c'est Mme Mulot, la femme du couvreur, qui l'avait eu). La petite-amie-Suzanne était là, sautant joyeusement d'un pied sur l'autre parce que son bouquet de fleurs des champs avait remporté un troisième prix.

Et tout à coup, Mili-Mali-Malou aperçut Boby Blin. Il souriait de toutes

ses dents.

« Tu as vu les jardins japonais ? demanda-t-il. Viens voir ! » Et il la conduisit à travers la foule, jusqu'à une table placée au bout de la salle. Sur cette table étaient disposés plusieurs jardins en miniature ; il y en avait de toutes sortes et de toutes dimensions, et certains étaient vraiment charmants.

Mais, en plein milieu, tout seul sur un socle, était le plus joli de tous, et on pouvait lire sur son étiquette :

« PREMIER PRIX : *Envoi de Boby Blin et de Mili-Mali-Malou.* »

CHAPITRE X





CHAPITRE X
Mili-Mali-Malou dort sous la tente.

Mili-Mali-Malou et Toby le chien descendirent un jour au village jusqu'à la boutique de Mlle Mouton, faire une commission pour Maman ; et, en passant devant le magasin de grains de M. Blin, Mili-Mali-Malou aperçut dans le petit jardin en bordure quelque chose qui ne s'y trouvait pas d'habitude. Cela ressemblait à une sorte de petite tente en mauvais état, avec une fente au sommet et, sur le côté, une grosse pièce à carreaux.

« Qu'est-ce que cette tente peut bien faire ici ? » se demanda Mili-Mali-Malou. Mais, elle eut beau chercher, elle ne vit Boby Blin nulle part ; impossible de lui poser la question.

Lorsqu'elle ressortit de la boutique de Mlle Mouton, elle retourna jeter un coup d'œil au jardin des Blin, pardessus la clôture. Et pendant qu'elle regardait, Boby Blin sortit de chez lui, les bras chargés d'un oreiller et de quelques vieilles couvertures.

« Bonjour, Boby, dit Mili-Mali-Malou. Qu'est-ce que c'est que cette

espèce de tente ?

— C'est une tente », répondit Boby Blin. Le « espèce de » ne lui plaisait pas.

« Mais pour quoi faire ? insista Mili-Mali-Malou.

— C'est ma tente, dit encore Boby Blin.

— A toi ? Vraiment à toi ? C'est vrai ? dit Mili-Mali-Malou. Oh ! je t'en prie, laisse-moi entrer et regarder !

— Si tu veux, répondit Boby Blin. J'ai l'intention d'y dormir cette nuit ; je vais camper. »

La nouvelle intéressa beaucoup Mili-Mali-Malou. Elle inspecta soigneusement la tente, à l'extérieur puis à l'intérieur. Elle pouvait tout juste s'y tenir debout. Boby Blin avait étendu par terre un vieil imperméable en guise de tapis de sol, et placé dans un coin une caisse où poser une bouteille d'eau et une timbale, et une lampe de poche ; bref, toutes sortes de choses indispensables.

Et, quand on rabattait le panneau de devant on ne voyait plus rien à l'extérieur, si ce n'est un tout petit morceau de ciel et quelques feuilles vertes qu'on apercevait par la déchirure du haut.

Mili-Mali-Malou n'avait pas la moindre envie de ressortir de cette tente ; mais Boby Blin voulait y mettre sa literie.

« Qu'elle est belle, ta tente ! D'où vient-elle, Boby ? demanda-t-elle.

— C'est mon cousin qui me l'a donnée, répliqua Boby Blin. Il s'en servait jusqu'ici quand il partait à bicyclette, pendant les vacances. Mais maintenant, il en a une neuve. C'est moi qui ai cousu la pièce. »

Mili-Mali-Malou jugea qu'elle se serait mieux tirée de ce raccommodage ; mais, pour un garçon, c'était déjà bien ; aussi admira-t-elle comme il convenait le travail de Boby ; puis elle lui proposa de réparer la seconde déchirure.

« Ce n'est pas la peine, répondit Boby. D'abord, la reprise ne tiendra pas ; et ensuite, j'aime bien avoir un peu d'air quand je dors.

— Est-ce que tu ne vas pas trouver cela bizarre, d'être là tout seul, quand tout le monde dormira ? demanda Mili-Mali-Malou. Si seulement je pouvais avoir une tente, moi aussi ! »

Puis elle dit : « Au revoir, Boby », et se dépêcha de retourner avec Toby le chien jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume ; et, tout le long du chemin, elle n'arrêta pas de penser à la tente.

En passant devant la maison des Mauger, elle ne vit pas la petite-amie-Suzanne ; mais, lorsqu'elle atteignit la prairie, elle l'aperçut qui jouait à balancer sa petite sœur sur la grande barrière.

« Bonjour, Mili-Mali-Malou, dit la petite-amie-Suzanne en reposant sa petite sœur sur le sol ; je te cherchais, justement. » Alors, Mili-Mali-Malou lui raconta que Boby Blin avait une tente, qu'il allait dormir en plein air et qu'elle aurait bien voulu avoir une tente, elle aussi.

L'idée passionna la petite-amie-Suzanne presque autant qu'elle avait passionné Mili-Mali-Malou. « Si nous fabriquions une tente ? dit-elle. Nous pourrions jouer dans ta prairie : c'est ça qui serait amusant ! »

Elles allèrent chercher dans la grange des perches et de vieux sacs et les emportèrent dans la prairie. Et toute la journée, elles s'amusèrent beaucoup à essayer de fabriquer une tente ; malheureusement, elles ne purent réussir à la faire tenir debout.

Le lendemain matin, la petite-amie-Suzanne revint chercher Mili-Mali-Malou pour jouer à la tente dans la prairie. Cette fois, elles essayèrent avec un vieux couvre-lit que Maman leur avait donné, et deux chaises de cuisine ; et, en appuyant les perches sur les dossiers des chaises, puis en drapant le couvre-pied sur les perches, elles réussirent à dresser une tente qui tenait fort bien. Elles fixèrent les pans avec des pierres et, aux extrémités où se trouvaient les chaises, elles suspendirent des sacs. Elles obtinrent ainsi une tente parfaitement utilisable, et assez grande pour abriter deux petites filles — à condition que les petites filles soient vraiment toutes petites et consentent à être un peu serrées.

Elles étaient justement assises sous leur tente, occupées à croquer des pommes en prétendant qu'elles n'avaient pas d'autre maison, quand elles entendirent un « Salut » qui venait du côté de la barrière ; elles passèrent la tête par l'ouverture de la tente et, qui virent-elles ? Boby Blin, portant dans ses bras un gros paquet ; il essayait d'ouvrir la barrière. Elles coururent l'aider.

« Qu'est-ce que tu as là ? demanda Mili-Mali-Malou. C'est ta tente ? Est-ce que tu as dormi dehors, hier soir ?

— Dis-moi, répondit Boby Blin, crois- tu que ton père me permettrait de planter ma tente dans ta prairie ? Mes parents ne veulent pas la voir dans leur jardin : ils disent que ça fait désordonné ! »

Papa n'y verrait aucun inconvénient, Mili-Mali-Malou en était sûre. Boby Blin déposa son paquet près de la barrière et partit donc demander la permission. (Parce que, bien entendu, personne n'aurait l'idée de camper quelque part sans d'abord demander la permission du propriétaire.) Et Papa répondit qu'il voulait bien, à condition que Boby ne laisserait pas traîner de vieux papiers sur sa prairie.

Alors, Boby Blin planta sa tente à côté de celle des deux petites filles ; ce n'était pas très loin de la jolie maison au toit de chaume, mais il suffit de dormir sous une tente pour se sentir très loin de tout. Puis, il retourna chez lui chercher le reste de son équipement ; et Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne attendirent, assises sous la tente de Boby Blin. Et l'une disait :

« Oh ! je voudrais tellement que Maman me laisse dormir dans la prairie, cette nuit ! »

Et l'autre en disait autant. Et c'était vrai : elles en mouraient d'envie.

Lorsque Boby Blin revint avec ses couvertures, sa lampe de poche, sa timbale et sa bouteille d'eau, les petites filles lui demandèrent si cela faisait très peur, de dormir dehors.

« Oh ! vous savez, on a vite fait de s'y habituer ! » répondit Boby Blin (il

avait déjà dormi une nuit sous sa tente ; alors, il savait). « Pourquoi n’essaieriez-vous pas de dormir sous la vôtre ? »

Mili-Mali-Malou regarda la petite-amie-Suzanne, et la petite-amie-Suzanne regarda Mili-Mali-Malou. « Demandons », dirent-elles toutes les deux en même temps, d’un air décidé. Et elles partirent toutes les deux vers la jolie maison au toit de chaume où Maman était en train de mettre au four une tarte aux prunes.

Lorsque Mili-Mali-Malou lui eut expliqué ce qu’elles voulaient faire, Maman parut hésiter beaucoup. Ensuite elle ferma la porte du four, s’essuya les mains et dit :

« Eh bien, allons d’abord regarder votre tente ! »

Elle alla donc regarder la tente, puis elle réfléchit encore, et enfin elle dit :

« Eh bien, si ce soir il fait encore beau, tu pourras peut-être dormir dehors pour une fois, Mili-Mali-Malou. »

Et Maman trouva un tapis de sol en caoutchouc, quelques vieilles couvertures et de vieux coussins et les donna aux deux petites filles.

Ensuite Mili-Mali-Malou accompagna la petite-amie-Suzanne jusque chez les Mauger, où Mme Mauger était en train de mettre des pommes de terre à bouillir. D’abord elle parut hésiter beaucoup. Ensuite elle dit :



C'était délicieux de courir en pyjama en plein air.

« Ma foi, si la maman de Mili-Mali-Malou a vu la tente et si elle donne la permission, et s'il fait vraiment très, très beau, ce soir, Suzanne pourra peut- être dormir dehors, pour une fois. »

Tout le reste de la journée, Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin furent très occupés à faire leurs préparatifs et à surveiller le ciel. Et quand ils rentrèrent dîner, le ciel était merveilleusement clair ; il faisait tiède et il n'y avait pas un souffle de vent.

Après dîner, ils se retrouvèrent tous les trois sur la prairie, dans le soleil couchant ; et ils verrouillèrent la barrière de la prairie. C'était passionnant !

Et Maman sortit avec Papa et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine pour voir si tout allait bien et si les tapis de sol étaient bien

étendus sous les lits.

Ensuite Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne entrèrent dans leur tente à quatre pattes, et Boby Blin entra dans sa tente de la même façon. Puis, au bout d'un moment, Mili-Mali-Malou ressortit de sa tente et se mit à courir pieds nus sur l'herbe avec Toby le chien ; et bientôt la petite-amie-Suzanne et Boby Blin en firent autant. C'était délicieux, et tout à fait nouveau, de courir en pyjama en plein air !

Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine se mirent à rire ; ils auraient sûrement aimé en faire autant, s'ils n'avaient pas été des grandes personnes.

Enfin Maman dit :

« Je crois que c'est l'heure où les campeurs vont au lit. Dormez bien. »

Et tous les grands rentrèrent dans la maison.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne crièrent : « Bonne nuit », et rampèrent de nouveau dans leur tente ; puis Boby Blin attrapa Toby le chien et rampa dans la sienne.

Peu à peu, les arbres, au-dehors, devinrent de plus en plus noirs, si bien que finalement on ne les vit plus ; les hiboux ululèrent ; une vache meugla dans le lointain ; et, de temps à autre, Toby le chien aboyait parce qu'il croyait entendre un lapin. Parfois Mili-Mali-Malou ou la petite-amie-Suzanne criaient parce qu'elles croyaient sentir une araignée leur courir dessus. Et, à un moment, Boby Blin appela.

« Est-ce que vous dormez ?

— Mais non ! et toi ?

— Bien sûr que non ! »

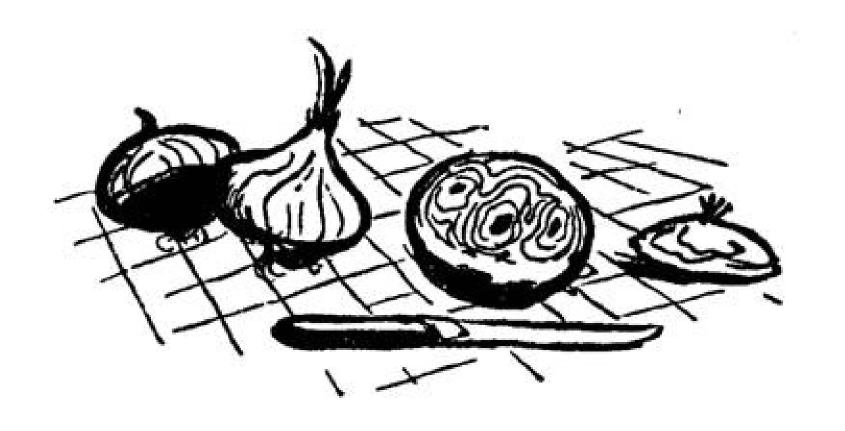
Enfin ils s'endormirent tous les trois.

Et, en un rien de temps, le soleil se remit à briller à travers les parois de leurs tentes pour leur dire qu'il était temps de s'éveiller et de sortir, parce que c'était déjà le lendemain.

Boby Blin et Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne déclarèrent

que c’était merveilleux de dormir sous une tente !

CHAPITRE XI





Suzanne prit le journal et le rangea sur l'étagère



CHAPITRE XI

Mili-Mali-Malou est maîtresse de maison.

Un soir, on laissa Mili-Mali-Malou toute seule pour garder la jolie maison blanche au toit de chaume.

Il devait y avoir au village voisin quelque chose qu'on appelait une réunion politique (Mili-Mali-Malou ne savait pas très bien ce que c'était, mais elle savait qu'il s'agissait d'élections et de vote, c'est-à-dire un devoir pour grandes personnes) ; et Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine trouvèrent tous qu'ils ne pouvaient se dispenser d'y aller.

Mili-Mali-Malou déclara que cela ne lui ferait rien qu'on la laisse toute seule, surtout si on lui permettait d'inviter la petite-amie-Suzanne à lui tenir compagnie. Et Maman dit :

« Entendu, Mili-Mali-Malou ; nous allons inviter la petite-amie-Suzanne à te tenir compagnie. Et, si on frappe à la porte, n'ouvre pas sans demander : « Qui est là ? » Je vais te laisser de quoi dîner, pour le cas où nous rentrerions un peu tard. »

La petite-amie-Suzanne ne fut que trop contente de venir passer la soirée avec Mili-Mali-Malou. Elle vint donc après le goûter. Alors, Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine mirent leur chapeau, leur manteau, dirent : « Au revoir », et partirent.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne fermèrent soigneusement la porte derrière les grandes personnes et se retrouvèrent seules à garder la maison.

« C'est très amusant ! dit la petite-amie-Suzanne. Qu'allons-nous faire ?

— Eh bien, dit Mili-Mali-Malou, si nous sommes des maîtresses de

maison, à mon avis, nous devrions mettre des tabliers. »

Chacune enfila donc un des tabliers de Maman.

Puis, la petite-amie-Suzanne dit encore :

« Maintenant que nous avons mis des tabliers, nous devrions travailler ! »

Mili-Mali-Malou alla donc chercher une pelle et un balai et ramassa quelques miettes qui étaient tombées sur le sol. Pendant ce temps, la petite-amie-Suzanne prit le journal qui se promenait sur le fauteuil de Bon-Papa et le plia correctement, puis le rangea sur l'étagère. Puis, elles battirent les coussins et remirent les chaises en place : elles se sentaient vraiment très femmes d'intérieur !

La petite-amie-Suzanne avisa alors les assiettes pleines de tartines de rillettes qui étaient sur la table, à côté d'un pot de lait et de deux petites timbales. Et elle demanda :

« Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est pour notre dîner, répondit Mili-Mali-Malou. Mais il n'est pas encore l'heure de dîner. Maman a dit que, si nous voulions, nous pourrions faire réchauffer le lait sur la cuisinière, dans une casserole.

— C'est ça qui sera drôle ! dit la petite-amie-Suzanne, Ainsi, nous serons des cuisinières. Est-ce que nous ne pouvons pas faire cuire aussi les tartines de rillettes ? »

Mili-Mali-Malou regarda les tartines et réfléchit :

« Nous pourrions les faire griller, dit- elle.

— C'est ça ! » répondit la petite-amie-Suzanne. Puis elle dit encore : « Nous devrions peut-être nous y mettre tout de suite ! la cuisine prend du temps.

— Entendu », dit Mili-Mali-Malou ; et elle alla chercher une casserole. La petite-amie-Suzanne prit le pot de lait et…

Tout à coup, on entendit frapper à la porte. « Toc-Toc-Toc ! »

« Oh ! dit la petite-amie-Suzanne, j'en ai sursauté ! Je me demande qui

cela peut bien être !

— Oh ! mais, dit Mili-Mali-Malou, nous ne devons pas ouvrir la porte avant de savoir qui a frappé. Je me demande qui c'est ! »

Elles allèrent donc ensemble à la porte, et Mili-Mali-Malou, plaçant sa bouche près de la boîte aux lettres, dit poliment :

« Qui est là, s'il vous plaît ? »

Pendant un instant, personne ne répondit ; puis une drôle de voix au-dehors répondit d'un ton bourru ; « C'est M. Croquemitaine ! »

Aussitôt, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se regardèrent et dirent ensemble :

« C'est Boby Blin ! »

Elles déverrouillèrent donc la porte et ouvrirent ; et Boby Blin était là, sur le seuil, souriant de toutes ses dents. Mili-Mali-Malou le fit entrer et dit : « Est-ce que tu avais cru que nous ne te reconnaîtrions pas ? »

Et la petite-amie-Suzanne dit :

« Ce que tu nous as fait peur ! »

Et Boby Blin sourit de plus belle.

« Nous sommes toutes seules, dit encore Mili-Mali-Malou. Nous gardons la maison.

— Regarde nos tabliers, dit aussi la petite-amie-Suzanne ; nous allons faire cuire notre dîner.

— Viens, dit enfin Mili-Mali-Malou, tu dîneras avec nous. As-tu la permission de rester ? »



Elles déverrouillèrent donc la porte et ouvrirent : Boby Blin était là.

Boby Blin se laissa emmener dans la cuisine et expliqua qu'il avait rencontré Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine comme ils passaient devant la maison de grains, au carrefour ; et Maman lui avait dit que les deux petites filles étaient toutes seules à la maison et qu'il pouvait aller jouer avec elles, s'il voulait. Il avait donc eu l'idée de venir et de leur faire peur.

« Enlève ton manteau, il fait chaud ici, dit Mili-Mali-Malou. Et maintenant, il faut nous remettre à préparer le dîner ; viens, Suzanne. »

Elles versèrent donc le lait dans la casserole qu'elles placèrent sur la plaque de la cuisinière ; puis, elles piquèrent chacune une tartine de

rillettes sur une fourchette et se mirent à les faire griller.

Mais le feu n'était pas assez fort (ou peut-être y avait-il trop de deux personnes devant ce feu, à faire griller des tartines). Toujours est-il que Boby Blin commença à trouver le temps long ; il regarda la poêle à frire pendue près de la cuisinière (la poêle où Maman faisait toujours frire le lard), et il dit :

« Si vous mettiez vos tartines dans la poêle ? Vous pourriez les faire frire ! » Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne trouvèrent l'idée excellente ; elles firent donc frire toutes les tartines qui prirent une jolie couleur brun doré et se mirent à répandre un parfum des plus appétissants. Quand elles eurent terminé, il restait encore un tout petit peu de graisse au fond de la poêle ; et elles cherchèrent ce qu'elles pourraient bien faire frire, encore.

« Je vais voir s'il reste des morceaux de pain dans la panière, dit Mili-Mali-Malou. Nous ne pouvons pas en couper parce que je n'ai pas encore la permission de me servir du couteau à pain. »

Elle alla voir dans la dépense et trouva deux ou trois morceaux de pain sec dans la panière. Mais elle trouva encore autre chose : un grand panier d'oignons ! Mili-Mali-Malou poussa un petit cri de joie, parce qu'elle venait d'avoir une idée. Elle prit un petit oignon (elle savait qu'elle pouvait en prendre parce qu'il y en avait beaucoup : Papa les cultivait lui-même) et se hâta de retourner à la cuisine.

Et Boby Blin, avec son couteau suisse, pela l'oignon et le coupa en tranches dans la poêle à frire (l'oignon le fit pleurer énormément). Puis Mili-Mali-Malou fit frire les tranches d'oignons sur la cuisinière (et l'oignon la fit pleurer à son tour) ; et enfin la petite-amie-Suzanne qui voulait s'amuser, elle aussi, remua les oignons avec une fourchette, la tête penchée au-dessus de la poêle (et l'oignon la fit pleurer ; c'est-à-dire qu'en se forçant beaucoup elle réussit à verser une ou deux petites larmes).

L’oignon répandit dans toute la cuisine un parfum délicieux. Malheureusement, il semblait ne pas vouloir cuire autrement qu’en charbonnant. Mais on ne peut imaginer combien c’était bon, cet oignon frit étalé sur des tranches de pain frit !

Ils s’assirent tous les trois sur le tapis devant la cheminée, avec leurs assiettes sur leurs genoux et leurs timbales à côté d’eux ; et ils partagèrent tout en trois parts aussi égales que possible. Ils regrettaient seulement qu’il n’y ait pas un peu plus de chaque chose (mais, bien sûr, Maman n’avait pas pensé à Boby Blin lorsqu’elle avait coupé les tartines !).

Ils venaient de terminer la dernière miette lorsque la porte s’ouvrit ; Papa et Maman et Bon-Papa et Bonne-Maman et Tonton et Tantine entrèrent et, tous ensemble, ils dirent.

« Qu’est-ce que c’est que cette odeur d’oignon frit ? »

Alors Mili-Mali-Malou expliqua ; et, lorsque Maman eut vérifié la poêle à frire et vu qu’elle n’était pas brûlée, elle se contenta de rire et d’ouvrir la fenêtre.

Et Papa dit : « Eh bien, ce parfum d’oignon frit me donne faim. Si tu nous préparais des oignons frits pour dîner, Maman ? »

Puis Maman donna une tranche de quatre-quarts à la petite-amie-Suzanne et à Boby Blin pour terminer leur dîner ; et Papa les raccompagna chez eux. Maman se mit à faire frire une pleine poêle d’oignons pour le dîner des grandes personnes.

Et lorsque Mili-Mali-Malou eut dit au revoir à la petite-amie-Suzanne et à Boby Blin, elle regarda très attentivement comment s’y prenait Maman. Elle tenait à faire frire ses oignons à la perfection, la prochaine fois qu’on lui laisserait la maison à garder !

CHAPITRE XII





CHAPITRE XII
Mili-Mali-Malou chante des cantiques de Noël.

Mili-Mali-Malou entendit un jour un drôle de bruit qui venait du petit jardin du magasin de grains de M. Blin.

Elle regarda donc par-dessus la clôture et, que vit-elle ? Boby Blin qui, d'un air solennel et très satisfait, soufflait de toutes ses forces dans un gros harmonica brillant et tout neuf !

« Bonjour, Boby », dit Mili-Mali-Malou. Et Boby Blin souffla : « Bonjour ! » dans son harmonica (du moins c'est ce que pensa Mili-Mali-Malou), et continua à jouer.

Mili-Mali-Malou écouta pendant un moment ; puis, tout à coup, elle s'aperçut qu'elle connaissait l'air que jouait Boby Blin.

« C'est *Minuit, chrétiens*, n'est-ce pas, Boby ? demanda-t-elle. Est-ce que je pourrai essayer dans un moment, moi aussi ?

— Je m'entraîne », répondit Boby Blin. Puis il se remit à jouer.

« Tu t’entraînes à quoi faire ? demanda Mili-Mali-Malou.

— A jouer des noëls, dit Boby Blin.

— Pour quoi faire ? demanda encore Mili-Mali-Malou.

— Je n’en sais rien, dit encore Boby Blin. Je sais seulement que c’est bientôt Noël.

— Mais alors, s’écria Mili-Mali-Malou qui venait d’avoir une idée, nous pourrions faire une tournée de Noël ! Tu jouerais de ton harmonica, et je chanterais ! Nous irions chanter devant toutes les maisons du village la veille de Noël. Qu’est-ce que tu en penses ? »

Mais Boby Blin se contenta de faire « hum ! » puis se remit à souffler dans son harmonica. Toutefois, il paraissait réfléchir, en même temps.

Mili-Mali-Malou attendit encore un peu ; puis, au moment où elle s’apprêtait à dire « au revoir », Boby Blin lui dit : « Tiens, tu peux essayer si tu veux. » Ravie, Mili-Mali-Malou prit l’harmonica, l’essuya sur sa jupe et l’essaya pendant un bon moment (elle jouait *Minuit, chrétiens*, Boby Blin le savait). Plus elle essuya de nouveau l’harmonica et le rendit en disant :

« Au revoir, Boby. Pense à la tournée de Noël. » Puis elle repartit chez elle par la route blanche bordée de haies.

Quelques jours plus tard (c’était la veille de la veille de Noël), Boby Blin monta jusqu’à la jolie maison blanche au toit de chaume où habitait Mili-Mali-Malou, pour apporter un sac de farine ; Tonton avait commandé ce sac de farine au magasin de grains de M. Blin, pour ses poulets. Mili-Mali-Malou était occupée à regarder Papa couper des branches de houx ; mais quand elle vit Boby Blin, elle pensa aux chants de Noël et descendit le sentier à toutes jambes.

« Dis donc, dit Boby Blin, et cette tournée de Noël ?

— T’es-tu bien entraîné ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Mmm, dit Boby Blin. J’ai pensé que nous pourrions faire un essai, maintenant, si tu tiens encore à aller chanter devant les maisons du

village. Où répétons-nous ? »

Alors Mili-Mali-Malou le conduisit à la grange ; et là, en secret, ils firent leurs plans et répétèrent un ou deux noëls. Impossible de chanter *Trois anges sont venus* et *Noël de la mer*, à cause de l'harmonica qui ne pouvait pas jouer les notes les plus aiguës ; et Boby Blin refusait de les chanter sans accompagnement, parce que, disait-il, cela faisait mauvais effet. Mais il pouvait jouer très joliment *La Berceuse du petit Jésus* et *Minuit, chrétiens*, et aussi *Le Noël provençal*.

Mili-Mali-Malou chanta donc tandis que Boby Blin jouait ; et ils répétèrent jusqu'au moment où tous deux furent capables de chanter et jouer à la perfection.

« Il faut d'abord que je demande la permission à Maman », dit Mili-Mali-Malou. Ils entrèrent par la porte de derrière dans la cuisine, où Maman et Bonne-Maman et Tantine roulaient la pâte de la bûche de Noël. Et Mili-Mali-Malou demanda la permission.

Tout d'abord, Maman parut hésiter un peu. Mais elle finit par dire : « A condition que tu n'ailles pas frapper aux portes et que tu n'acceptes d'argent de personne…

— Sûrement pas ! dit Mili-Mali-Malou.

— Eh bien, dit Maman, dans ce cas, ce sera très bien. Surtout si vous chantez de votre mieux.

— Nous ferons de notre mieux, et pour rien », promit Mili-Mali-Malou ; et Boby hocha la tête. Maman leur donna ensuite des amandes et quelques morceaux de sucre candi ; puis ce fut l'heure pour Boby Blin de rentrer chez lui.

Le lendemain, tout de suite après goûter, Mili-Mali-Malou partit de chez elle avec son manteau, son chapeau et ses moufles ; et, le cœur battant, elle courut à la barrière pour guetter l'arrivée de Boby Blin.

Il faisait très noir. Bientôt, elle vit approcher sur la route une lanterne de bicyclette qui se mit à se balancer de droite et de gauche, puis d'avant

en arrière ; c’étaient de drôles de façons pour une lanterne de bicyclette ; et Mili-Mali-Malou devina que, derrière cette lanterne, il devait y avoir Boby Blin. Elle se mit à sauter de joie devant la barrière : c’était tout à fait Noël !

« Tu est prête ? Viens, alors », dit Boby Blin. Et ils partirent tous les deux sur la route.

Ils arrivèrent bientôt devant la maison des Mauger et commencèrent à chanter. A la fin du premier noël, la tête de la petite-amie-Suzanne se montra derrière les rideaux de la fenêtre ; et au milieu du second noël, elle sortit en courant et dit :

« Oh ! attendez un peu ! je mets mon manteau et mon chapeau, et je viens avec vous ! »

De l’intérieur de la maison, Mme Mauger appela :

« Suzanne, dépêche-toi de les faire entrer, et ferme cette porte : on gèle ! »

Ils se hâtèrent donc d’entrer et de fermer la porte. Mme Mauger était assise au coin du feu avec la petite sœur de Suzanne sur ses genoux ; et M. Mauger était en train d’accrocher une branche de houx au-dessus de la cheminée. Mme Mauger leur donna à chacun un morceau de caramel au beurre, puis Mili-Mali-Malou et Boby Blin repartirent avec la petite-amie-Suzanne.

En arrivant au village, ils avaient l’intention de chanter devant le magasin de grains de M. Blin et devant la mercerie de Mlle Mouton. Mais toutes les vitrines étaient si brillamment éclairées qu’ils furent intimidés.

Chez M. Salé l’épicier, et chez Mme Hubin la boulangère, les gens entraient et sortaient ; parfois, ils s’arrêtaient pour regarder la vitrine de Mlle Mouton (où l’on voyait toutes sortes de jouets à un franc, et des guirlandes de boules de verre de couleurs, ainsi que des gants et des mouchoirs).

« Attendons un peu », proposa Mili-Mali-Malou. Mais Boby Blin

préféra continuer. Ils partirent donc dans l'allée sombre qui passait près de la forge.

Ils entendirent le « bing-bang » d'un marteau qui frappait l'enclume. « Chantons pour M. Rugis », dit Mili-Mali-Malou.

Ils allèrent jusqu'à la porte entrouverte de la forge ; Boby Blin joua une petite note sur l'harmonica, et ils commencèrent à chanter un noël.

A la fin de la première strophe, le forgeron se mit à frapper sur son enclume en cadence au rythme de la chanson, et cela faisait comme un grand carillon ; puis il se mit à chanter, lui aussi, à bouche close. Et lorsqu'ils eurent terminé, il cria :

« Entrez donc ! Et chantez encore quelque chose ! »

Alors Mili-Mali-Malou, Boby Blin et la petite-amie-Suzanne se montrèrent et entrèrent dans la forge. A l'intérieur, il faisait délicieusement chaud ; la pièce était pleine d'ombres bizarres et d'odeurs de cuir brûlé. Ils se réchauffèrent près du feu, puis entonnèrent un autre Noël. Et pendant tout ce temps le forgeron frappa sur son enclume et chanta en mesure. Et cela, c'était vraiment Noël ; d'ailleurs M. Jacquot le facteur passa sa tête dans l'embrasure de la porte pour le dire.

« Encore une chanson ! » demanda le forgeron en plongeant son fer à cheval dans le feu (il fallait que le fer à cheval soit très chaud pour qu'on puisse y percer des trous).

« Nous ne pouvons pas chanter tous les noëls, dit Mili-Mali-Malou, parce que l'harmonica n'est pas assez grand.

— Aucune importance, dit encore le forgeron. Vas-y, Boby, joue-nous *Trois Anges sont venus ce soir* ! »

Boby Blin sourit et commença à jouer, et les autres entonnèrent le cantique avec tant d'entrain que personne ne remarqua les notes aiguës défaillantes. Au beau milieu du cantique, la porte s'ouvrit un peu plus, et la Gigi de Mlle Mouton se glissa à l'intérieur pour se joindre au groupe des chanteurs ; puis, ce furent M. et Mme Blin qui arrivèrent après avoir

fermé leur boutique ; puis encore M. Mulot le Couvreur. Et bientôt, on eut l'impression que la moitié du village était là, dans la vieille forge ou autour de sa porte à chanter à pleine voix, cantique après cantique, tandis que le forgeron sonnait un carillon sur son enclume et en profitait pour fabriquer une provision de fers à cheval.

Et bientôt, devinez qui entra ! Le Papa de Mili-Mali-Malou ! Il y avait un bon moment qu'il écoutait du dehors avec Maman et Tonton et Tantine et Mme Mauger (ils étaient tous descendus au village voir ce que faisaient les enfants, et ils s'étaient arrêtés pour chanter, eux aussi).



Et cela faisait comme un grand carillon.

Mais, au bout d'un moment, Maman fit un petit signe à Mili-Mali-Malou, derrière l'épaule de Papa ; puis Mlle Mouton passa la tête par la

porte entrouverte et fit un signe à Gigi ; puis ce fut Mme Blin qui appela Boby, et encore Mme Mauger qui appela la petite-amie-Suzanne. Cela voulait dire qu'il était l'heure d'aller au lit ; mais pour une fois cela leur fut égal : plus tôt ils s'endormiraient, plus tôt Noël serait là !

Les chants cessèrent donc, et le forgeron proposa à la cantonade : « Si on faisait la quête pour les chanteurs ? »

Mais Boby Blin se mit à sourire. « Vous avez chanté aussi, monsieur Rugis, dit- il, et plus fort que nous !

— Tout le monde a chanté, ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Nous avons tous chanté pour le plaisir de chanter », conclut Mili-Mali-Malou.

Tout le monde dit : « C'est vrai ! » Ensuite on se souhaita un joyeux Noël. Puis Mili-Mali-Malou dit : « Bonsoir, à demain » à Boby Blin, et rentra se mettre au lit. Et tout le long du chemin, elle sauta et dansa dans le noir en tenant la main de Papa.